ROYAUME DU MAROC
Ministère de la Culture
Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine

BULLETIN D'ARCHEOLOGIE MAROCAINE

Tome XXI

pp. 311 - 346

2009

page de garde +pha ok.qxd:COUVER.qxd 14/03/09 9:46 Page 2

Dépôt légal : 20/1956
ISSN 0068-4015
Achevé d'imprimer (CTP) sous les presses
de l'Imprimerie El Mâarif Al Jadida, Rabat / 2009

Directeur de la publication : A. Akerraz
Comité de rédaction : A. El Khayari et M. Ziani
Secrétaire de publication : F.- Z Kamal
Echanges et correspondances : H. Dermouk

Instiut National des Sciences de
l'Archéologie et du Patrimoine
Hay Riad - Madinat El Irfane
Angle rue 5 et 7 Rabat - Instituts
B. P. 6828- Rabat - Maroc

p. 313 The walls of Taroudant

Despite the various repairs that have affected the wall of Taroudant, the traces of its recovery by the Saadians are quite legible. The flat nature of the terrain has created a more or less regular course. In detail, each side adopts a rack layout configuring rather summarily the step technique. This arrangement is found especially near the doors which are the most vulnerable points of the enclosure. The angles are flanked by large bastions. The builders continued to erect fairly high curtain walls (8m to 11m), although by this time the reduction of the height had become a rule in modern works to allow the execution of low shots at the foot of the wall. Medieval tradition is further evidenced by the regular flanking, however the towers are mostly full. The hollow towers, obviously of medieval origin, have occasionally undergone infill to adapt them to heavy pieces of cannon and to the test of fire and bombardment. These flanking members were enveloped in the 16th century inwards by a stabilized adobe wall to provide them with the necessary strength.

On the other hand, the towers of the qasba are hollow and are arranged in two habitable levels accessible by a small door. The upper part of the enclosure ends with a walkway protected by a crenellated parapet. The merlons adopt a rectangular shape with a rounded top. The general appearance of the Taroudant qasba makes it a medieval fortress also modified under the Saadians. One wonders why the flanking towers have not received infills similar to those of the wall? Would the recovery only have affected the failing parts of the city and / or was it aimed at containing a growing population? In short, the renovation of the city seems to be the right way to show the power of the Makhzen and to assert its presence in a key region of the Kingdom.

SOMMAIRE

PRÉHISTOIRE

ARCHEOLOGIE PREISLAMIQUE

Les fortifications et l'architecture militaire au temps des saadiens (XVI[e] - XVII[e] siècles) : Eléments pour une typologie[1]

Samir Kafas[*]

Jusqu'à présent, la question des fortifications Saadiennes n'a jamais été sérieusement soulevée, du moins sur le plan archéologique. Par rapport aux textes historiques, l'information abonde grâce notamment aux *Sources Inédites de l'Histoire du Maroc*. Les auteurs qui en avaient assuré le commentaire ont largement réussi à dégager des conclusions intéressantes et très proches de la réalité. Les notices qui ponctuent les larges volumes des *Sources Inédites* fournissent des informations de première main quant à la nature défensive d'un nombre important de sites saadiens et à leur localisation. Cette richesse de l'information historique avait occasionné plusieurs lectures ayant trait à divers aspects de l'histoire de l'époque (pouvoir, société, religion, économie…). La nature même des événements belliqueux qui marquèrent cette tranche de l'histoire du Maroc, met évidemment le phénomène militaire au premier plan. Parmi les travaux qui se sont attelés plus particulièrement à faire ressortir les caractéristiques de l'appareil militaire saadien, l'étude d'Andrew Dziubinski[2] demeure une référence en la matière. Cet auteur fait une relecture de «*l'ensemble des sources arabes et européennes connues, mais les utilise avec un regard neuf, prenant comme objet le Maroc lui-même et non plus, comme c'était le cas dans les quelques travaux parus antérieurement, les Européens au Maroc*»[3]. Il s'agit essentiellement d'une reconstruction de l'histoire politique à travers laquelle il est possible de dégager le maillage des fortifications dressées par les premiers Saadiens (Muhammad aš Šayh et son successeur ʻAbd Allāh al-Galib) pour gouverner le pays.

Par rapport aux informations historiques largement fournies et analysées, le tableau des données archéologiques s'avère moins brillant. Les monuments militaires saadiens n'ont que rarement attiré l'attention des chercheurs, les mentions qui en ont été faites se limitent à des descriptions laconiques et souvent à des allusions brèves et décousues. Le bastion de Taza compte parmi les premiers ouvrages qui bénéficièrent d'une description monographique consistante[4]. Là encore, les auteurs manquèrent de le mettre en relation avec les édifices contemporains dans une perspective comparatiste. Les travaux ultérieurs n'ont pas eu non plus une vision d'ensemble sur le système castral saadien et se limitèrent à quelques cas isolés de fortifications urbaines. C'est ce constat qui a justifié notre choix de travailler sur l'architecture militaire saadienne et d'essayer d'en dresser un tableau d'ensemble. Plus récemment, P. Cressier, dans une bibliographie critique de l'ensemble des études consacrées à la fortification islamique au Maroc, souligne à juste titre l'hétérogénéité de

---

*. Conservateur des Monuments historiques et des sites à la Direction du Patrimoine Culturel

1. Le présent article est extrait de notre thèse sur les fortifications saadiennes, pour obtenir plus de détail sur le sujet notamment par rapport à l'approche monographique de certaines villes et monuments voir KAFAS, S. (2004), Les fortifications et l'architecture militaire du Maroc au temps des Saadiens (XVI[e]-XVII[e] siècles), thèse de 3ème cycle en Archéologie islamique, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat.

2. A. DZIUBINSKI, 1971

3. B. ROSENBERGER, 1971, p. 195. Cet article donne un aperçu fort intéressant sur l'ensemble des travaux menés par A. Dziubinski.

4. L. COMPARDOU, L. ANDRE, 1918

la production scientifique inégalement répartie dans le temps et dans l'espace (choix arbitraire des régions et des moments étudiés), et surtout l'absence d'approches critiques des différentes causes menant à l'*incastellamento* et celle de tout programme permettant une vision globale de ce phénomène et de son interprétation[5] ; Il notifie ainsi que «*Tous les moments de l'histoire du Maroc n'ont pas étés abordés non plus avec le même enthousiasme ; certaines époques comme les époques almohades et alaouites, ont étés ainsi mieux étudiées que d'autres, comme l'époque sa'dienne, sachant par ailleurs que s'est imposée jusqu'à une date récente la tendance à identifier systématiquement un établissement ou un monument à une seule dynastie*»[6].

A la lumière des données étayées à travers l'approche monographique d'un certain nombre de bâtiments militaires, il nous a été possible de dégager les premiers éléments pour une typologie des édifices castraux saadiens. Si cette période semble à première vue facile à cerner, il s'est avéré plus délicat d'établir l'origine d'un certain nombre de monuments. La permanence de l'élément castral constamment repris au cours des siècles -antérieurs ou postérieurs aux Saadiens- a particulièrement compliqué notre tentative d'isoler les éléments visés par l'étude. Toutefois, la lecture des textes et l'examen archéologique auxquels nous nous sommes livrés nous ont permis dans une large mesure de pallier à cette contrainte. L'examen d'un ensemble de plus d'une dizaine d'édifices militaires a ainsi permis de dégager des constantes architecturales et de mettre en exergue des caractères morphologiques et, surtout, fonctionnels[7] qui ont servi à définiquelques types de l'architecture militaire pour l'époque considérée. Toutes les architectures défensives ont été prises en compte : urbaines ou rurales, littorales ou continentales, officielles ou vernaculaires. Cet essai de synthèse n'a pas omis de mettre en relation les édifices marocains et ibériques voire méditerranéens dans une perspective comparatiste. En dépit des apparences, les enquêtes globales peuvent apporter un vif éclairage bien plus que les études spécifiques, du moins pour les époques où la documentation (textuelle et archéologique) est disséminée. Notre option d'ouvrir le champ de recherche au Maroc entier conduisait toutefois à renoncer à l'exhaustivité.

A. Plans et modes constructifs : Éléments pour une typologie

Nous ne saurons prétendre conclure à une typologie définitive de l'architecture militaire saadienne d'après un nombre aussi réduit de monuments. Des recherches ultérieures pourraient éventuellement compléter et/ou modifier les résultats déjà présentés. La lecture des sources textuelles nous a permis de dégager un premier groupe d'ouvrages défensifs apparentés au règne d'Ahmad al-Mansūr à savoir les forts de Larache et de Fès et le bastion de Taza. Le dépouillement de ces données historiques a également mis en évidence l'intérêt particulier que détenaient des centres émergents comme Taroudant et Agadir ; Les reconnaissances archéologiques menées dans leurs territoires successifs ont aussi mis en évidence d'autres types de structures défensives.

Le repérage des sites tardifs d'al-Walīdiyya et d'az-Zīdāniyya s'est fait grâce à l'approche des textes historiques. De la même manière ont été étudiés d'autres domaines géographiques telles que la vallée du Dra. Les indices historiques, archéologiques et toponymiques recueillis, nous ont conduit à brosser un tableau d'ensemble du système castral saadien à même de constituer une base assez conséquente pour un inventaire systématique. Une telle démarche engendrera indéniablement des découvertes importantes comme cela a été le cas du site d'Aglagāl, un de ces nombreux sites jusqu'alors inédits et dont l'étude élargira l'éventail de nos connaissances.

[5]. P. CRESSIER, 1995.

[6]. I L dem

[7]. La typologie fonctionnelle a déjà montré son efficacité à travers l'approche qui a été faite des fortifications et de l'architecture militaire alaouite. Voir M. BARRUCCAND 1980.

Selon les cas étudiés, tous les organes défensifs permettant de supporter une artillerie lourde ou légère et de résister aux bombardements adverses, ont été plus ou moins apportés (Murailles, burğ-s et/ou bastions, forts isolés).

I. les enceintes défensives :

1- La muraille de Taroudant **(Fig. 1,2)**

Malgré les différents raccommodages qui ont touché la muraille de Taroudant, les traces de sa reprise par les Saadiens sont assez lisibles. La nature plane du terrain a engendré un tracé plus ou moins régulier. Dans le détail, chaque côté adopte un tracé en crémaillère configurant assez sommairement la technique du redan. Cette disposition se rencontre spécialement près des portes qui constituent les points les plus vulnérables de l'enceinte. Les angles sont flanqués de larges bastions. Les constructeurs ont continué à élever des courtines assez hautes (8m à 11m), même si à cette époque la réduction de la hauteur était devenue une règle dans les ouvrages modernes pour permettre l'exécution de tirs rasant au pied de la muraille. La tradition médiévale est d'autant plus attestée par les flanquements réguliers, cependant les tours sont pour la plupart pleines. Les tours creuses, manifestement d'origine médiévale, ont subi à l'occasion des remplissages pour les adapter aux lourdes pièces de canons et à l'épreuve des tirs et bombardements. Ces organes de flanquement ont été enveloppés au XVIe siècle vers l'intérieur par un mur en pisé stabilisé pour leur offrir la robustesse nécessaire.

Les tours de la qasba sont par contre creuses et sont agencées en deux niveaux habitables accessibles par une petite porte. La partie supérieure de l'enceinte se termine par un chemin de ronde protégé par un parapet crénelé. Les merlons adoptent une forme rectangulaire à sommet arrondi. L'allure générale de la qasba de Taroudant en fait une forteresse de facture médiévale également modifiée sous les Saadiens. L'on s'interroge ainsi pourquoi les tours de flanquement n'ont t-elles pas reçu des remplissages semblables à ceux de la muraille? La reprise aurait-elle seulement touché les parties défaillantes de la ville et/ou visait-elle à contenir une population de plus en plus nombreuse? En somme, la rénovation de la ville semble être une juste manière de montrer la puissance du Makhzen et d'affirmer sa présence dans une région-clé du Royaume.

2- La Qasba d'Agadir **(Fig. 3, Pl. 1)**

La muraille qui ceint la qasba d'Agadir forme le deuxième exemple des fortifications élevées sous les Saadiens. Elle illustre le type à tracé irrégulier, établi sur un terrain accidenté. L'adaptation au terrain est de règle, et les moindres avantages en sont exploités par la ligne des courtines. Le plan général dessine un polygone irrégulier vraisemblablement inspiré de l'ancienne place de Santa Cruz du Cap de Gué. Ce type d'enceinte dénote une claire économie des tours lorsque la courtine domine des abruptes qu'elle suit étroitement.

Jusqu'à preuve du contraire, ce sont là les deux exemples de murailles urbaines attestées d'époque saadienne ; la première accusant une nette facture médiévale et la seconde inspirée de la place portugaise voisine qui devait être similaire aux premières places portugaises telles que Azemmour et Asilah.

L'effort des Saadiens dans la défense des villes marocaines s'est porté plus particulièrement sur le renforcement des ouvrages militaires préexistant par des organes de flanquement modernes adaptés aux armes à feux communément désignés par " *Burğ-s*" (tours) ou "*basātīn-s*" (bastions).

II- Les "*Burğ-s*" et les "*bastiūn*" :

L'avènement de l'arme à feu au Maroc a donné naissance à un nouvel organe défensif qui a meublé les enceintes de villes aussi importantes que Fès, Taza et probablement Marrakech. La conjoncture historique assez tendue du Maroc vers la fin du XVIe siècle, amena les rois saadiens à élever ce type de fortifications en prévision d'éventuelles attaques de la part de leurs principaux protagonistes : Portugais, Turcs et Espagnols. Ces nouvelles fortifications peuvent être divisées en deux types :

1- Les bastions flanquant les murailles **(Fig.4)**

Communément désignés par "burğ-s", Les exemples les plus connus sont ceux flanquant les murailles de Fès Ğdīd et de Taza. Il s'agit d'imposants massifs de formes quadrangulaires qui avancent en large saillie par rapport à la ligne des courtines. Des murs larges de plusieurs mètres abritent des casemates voûtées en berceau que surmontent des terrasses garnies de lourdes pièces de canons. Les tirs sont exécutés à travers des créneaux largement ébrasés. Les bouches de tirs adoptent des formes différentes dirigées dans diverses directions pour assurer une plus grande protection aux flancs de la muraille ; l'attaquant devait s'exposer sous le feu de quatre batteries au minimum.

A Fès Ğdid, le Burğ Sidi Bū Nafa', aménagé en pente, dispose de trois niveaux : Rez-de-chaussée, terrasse et sous-sol, tous pourvus d'embrasures à canon. Les autres exemples établis sur des surfaces planes ne possèdent que deux niveaux. Le *bastiūn* de Taza, également aménagé en pente, se développe en hauteur et dispose de deux plates-formes de tir (inférieure et supérieure) en plus du rez-de-chaussée. Le sous-sol gagné sur la pente abrite de larges citernes.

2- Les forts isolés : **(Fig. 5, 6)**

Ce type de défense visait à tenir en respect l'environnement immédiat de la ville d'où les remparts pouvaient être attaqués. Ils servaient inversement pour prendre d'assaut des places ennemies comme ce fut le cas du fortin dit portugais en contrebas de la qasba d'Agadir. Ces défenses extérieures sont généralement dressées sur des hauteurs dominant le site à protéger ou à assiéger. «*(…) L'ennemi était dispersé par le périmètre beaucoup plus développé des forteresses et pouvait difficilement se concentrer pour attaquer l'objectif principal, même s'il avait réussi à rompre le dispositif périphérique de sécurité (…)*»[8].

Les forts de Larache et de Fès demeurent inéluctablement les exemples les plus importants de toute l'architecture militaire saadienne voire de l'architecture militaire du Maroc à l'époque moderne. Ils se distinguent tant par leurs dimensions que par leur mode de mise en œuvre. Ainsi, al-burğ aš-Šamālī, Burğ al-Fath) et Burğ al-Laqlāq constituent des modèles uniques de cette fameuse architecture bastionnée au Maroc. Établis à partir de plans carrés (Burğ al-Fath) et al-Burğ aš-Šamālī) ou triangulaires (Burğ al-Laqlāq). Ces forts sont flanqués aux angles par d'imposants bastions en forme de fer de lance. Dans le détail, ils s'apparentent aux bastions qui flanquent les murailles de Fès Ğdid et de Taza : Larges courtines et casemates voûtées en berceau, supportant des plates-formes de tirs bordées de parapets percés d'embrasures et de meurtrières, et disposant dans leurs noyaux centraux de magasins à munitions et de larges citernes.

[8]. M. DE EPALZA, 1988, p.116

Al-Burǧ al-Ǧanūbī, faisant face au Burǧ aš-Šamālī, reproduit les mêmes dispositions architectoniques susmentionnées, mais contrairement à son homologue de la rive Nord et aux forts de Larache, il est conçu selon un plan complètement différent. Nous ignorons évidemment les raisons qui ont défini le choix de ce plan atypique.

D'autres défenses, qui s'apparenteraient au type des forts isolés, sont représentées par le fortin en contrebas de la qasba d'Agadir et le fortin de Tarġa. Tous les deux posent toujours le problème de leur datation. Toutefois, les données historiques s'y rapportant tendent plutôt à en attribuer la fondation aux Saadiens pratiquement à la même période. Le premier appartiendrait aux séries de fortifications établies vers 1541 par Muḥammad aš-Šayẖ pendant le siège de la place de Santa Cruz du Cap de Gué, et le second serait l'œuvre de son fils ʻAbd Allāh al-Ġālib lors de sa tentative pour contrecarrer l'action turque sur les côtes rifaines.

Le fortin d'Agadir présente un plan quadrangulaire élevé sur les pentes contrebutant la qasba d'Agadir. Il est Construit sur deux niveaux dont un constitue une plate-forme de tir munie d'un parapet percé d'embrasures dirigées vers le port. La base en est formée par un large talus élevé sur les deux tiers de la bâtisse.

Le fortin de Tarġa se dresse sur un rocher isolé au milieu de la plage, dominant ainsi la côte et l'embouchure de Oued Tarġa. La nature même du rocher sur lequel il est juché a déterminé son plan en forme de polygone irrégulier épousant la forme des abruptes. Construit sur deux niveaux, il dispose de larges embrasures à canon battant la côte et l'embouchure.

La limite de notre étude ne permet pas vraiment de dire si ce sont là les seuls exemples de forts saadiens emménagés autour des villes, des campagnes et des axes routiers les plus importants pour l'époque. Les recherches ultérieures enrichiront cette première liste par d'autres exemples. A ce propos, il est sans doute utile d'évoquer plus particulièrement le fort circulaire ruiné qui se dresse toujours à quelques centaines de mètres au Nord d'Essaouira. Décrit au début du siècle par E. Doutté, il pose toujours le problème de sa datation ; sa position et son plan circulaire en font un exemple unique.

D'après les exemples susmentionnés, une première typologie de l'architecture défensive au temps des Saadiens a pu être adoptée ; nous pouvons en résumer les traits généraux de la manière suivante :

- Lourdes masses architecturales représentées par des murs atteignant plusieurs mètres d'épaisseur (entre 3m et 5m) ;
- Talus renforçant la base des courtines sur une hauteur non négligeable ;
- Fossé bordant l'ensemble de la fortification ou se limitant à en défendre les parties les plus vulnérables ; le reste étant, le cas échéant, naturellement protégé ;
- Flanquements soigneusement étudiés (Fās Ǧdīd, Taza). Les bastions qui en assurent la protection sont assez espacés contrairement aux flanquements réguliers utilisés dans les enceintes médiévales.
- Grandes salles de munitions et larges citernes

Hormis les fortifications modernes dont sont pourvus des centres urbains tels qu'Agadir, Fès, Larache et Taza, les saadiens perpétuaient encore les modes et techniques médiévales en élevant des murailles hautes et en adoptant la terre comme matériau de base pour leur construction.

B - L'art et l'architecture militaires sous les Saadiens

La question des traditions, des innovations ou encore des contacts artistiques, a été longuement soulevée par les chercheurs qui se sont penchés sur l'art et l'architecture islamique

marocaine d'une manière générale. L'art du Moyen-âge s'est accaparé la grande part des études qui ont été menées depuis le début du XX[ème] siècle à nos jours[9]. L'époque moderne a été prise au dépourvu ; les rares études entreprises se sont penchées notamment sur les réalisations architecturales datant de la dynastie alaouite[10]. L'art et l'architecture marocains d'alors ont été jugés régressifs et décadents comparés aux expressions architecturales médiévales. L'introduction plus ou moins adroite de traits architecturaux ibériques pourrait du moins en affirmer l'originalité par rapport aux modes et techniques médiévaux. Dans quelle mesure peut-on alors admettre cette tendance à la fois archaïsante et novatrice de l'architecture militaire saadienne?

I- Tradition et adaptation

Il est assez clair que l'architecture militaire saadiennne s'inscrit dans la continuité de la tradition médiévale, d'abord pour l'emploi quasi exclusif du matériau «terre» dans toutes les réalisations dynastiques et ensuite pour la reproduction des mêmes techniques constructives avec quelques légères variantes (dimensions des banchées, agencement des lits successifs des percements des murs)[11]. Dans tous les cas, l'usage de la banchée-tabiya dénote une parfaite maîtrise de cette technique mettant en évidence le savoir-faire et l'habileté des constructeurs. Ces derniers ont ainsi reproduit les techniques anciennes pour réparer les murailles défaillantes et les anciennes fortifications médiévales, ils s'en sont également servis pour élever des bâtiments militaires conçus au goût et aux exigences de l'époque. Les forts de Larache et les ḥuṣūn de Fès, aux plans bastionnés et aux allures grandioses, sont une preuve irréfutable de cette architecture à la fois conservatrice dans le détail de ces techniques constructives et novatrice à travers sa conception géométrique et ses proportions démesurées.

Bien que les réalisations militaires saadiennes notamment à Fès, Larache et Taza, semblent dans l'ensemble différentes, elles présentent plusieurs affinités dans le détail de leurs constructions : murs épais et talutés, casemates voûtées en berceau. Les murs sont montés en banchées de tabiya et les voûtes sont appareillées en brique cuite. La voûte en berceau est largement utilisée, son emploi est attesté dans un nombre important de constructions militaires édiévales telles que les grandes tours de l'alcazaba de l'Alhambra datant du XIII[e] siècle. Les bastions voûtés sont apparus bien avant cela en Espagne musulmane vers la seconde moitié du XII[e] siècle[12].

La technique de mise en œuvre dans les forts saadiens est pratiquement la même. Cependant, la variété des voûtes (en arêtes, en arc de cloître, à nervures) caractérisant les fortifications médiévales, se retrouve dans notre cas limitée à l'usage exclusif de la voûte en berceau. Les bastions sont ainsi munis de larges plate-formes au-dessus d'un premier niveau voûté. Certains exemples disposent même d'un sous-sol voûté. Ces dispositions ne constituent guère une innovation mais bien une évolution de prototypes plus anciens et parfois plus élaborés que les ouvrages post-médiévaux : « *A la torre del homnaje, six salles sur deux files se répètent sur quatre étages au-dessus d'un sous-sol voûté* »[13].

9. P. CRESSIER, 1995, p.163-169

10. M. BARRUCCAND, 1980, p.177-206 et P. CRESSIER, 1981-82, p. 257-276 ; Idem, 1983, p. 45-53 ; Idem, 1983-84, p. 451-464.

11. Cette technique consiste à construire des lits successifs de banchées alternativement placées en boutisses et en panneresses. Nous l'avons relevée à la qasba Az-Zīdāniyya et Dj. Jacques-Meunié l'a rencontrée dans le haut Atlas oriental (versant Nord), voir Dj. JACQUES-MEUNIE, 1951, p.167.

12. M. TERRASSE, 1979. p.400

13. idem,

Henri Terrasse résume les contacts artistiques entre le Maroc et le Portugal et leurs influences sur les ouvrages défensifs saadiens comme suit : «*Les borjs doivent moins aux leçons de l'Europe qu'à une tradition musulmane, assez récente il est vrai. La Grenade nasride avait employé en grande partie, à l'imitation des Chrétiens, d'épais donjons ou bastions, entièrement voûtés, mais en voûte de faible portée et dont la plate-forme supérieure pour le moins put porter de l'artillerie (…). Comme toujours, la fortification hispano-mauresque du Maroc ne faisait que le minimum de concessions aux temps nouveaux*»[14].

Sous les Saadiens on continuait toujours à dessiner les arcs et les voûtes en utilisant la brique cuite. L'emploi de la pierre de taille dans la construction des organes de support est très rare. Les seuls témoins relevés au cours de notre étude sont la porte d'Agadir, la porte du burğ aš-Šamālī à Fès et la porte du bastion de Taza. Le recours à la pierre de taille dans le cas précis de Fès et Taza est assez compréhensible dans la mesure où il s'agit de portes à doubles arcades en pierre aménagées pour recevoir un système de fermeture en herse. Hormis les ouvrages militaires portugais, nous ne connaissons pas d'autres exemples de ce type de portes au Maroc. Henri Terrasse n'était sans doute pas au courant de l'existence des exemples susmentionnés quand il a affirmé que le Maroc ignora toujours les herses aménagées dans les portes droites des forteresses portugaises[15].

Nous constatons ainsi que la pierre de taille est restée d'un usage assez exceptionnel dans les bâtiments militaires saadiens, et se limitait aux chaînages d'angle et aux couronnements des murs, marquant ainsi une nette régression par rapport aux fortifications médiévales qui comptent notamment plusieurs portes défensives faisant un large emploi de la pierre de taille. L'époque almoravide en l'occurrence a vu naître des forteresses entièrement construites en pierre (Qaṣr al-Ḥ ağar de Marrakech, la forteresse de Tasġimmūt et celle d'Amrgū).

La tradition hispano-mauresque s'est également perpétuée à travers la construction d'un certain nombre de portes coudées (coudes découverts et coudes couverts) et flanquées de larges saillants. Les modèles les plus représentatif demeurent ceux de Taroudant (Bab al-qaṣba, Bab as-Sansla et Bab az-Zurgān) ainsi que l'entrée principale de la qasba d'Agadir. Pour le seul cas de Taroudant, Il ne faut pas écarter l'éventualité de reprise de portes almohades ou almoravides**. (Fig. 7)**

Le domaine rural est resté davantage fidèle aux modes et techniques constructives médiévales voire locales si on considère que les architectures vernaculaires avaient toujours gardé leurs expressions séculaires loin de toutes influences[16]. L'exemple du site d'Aglagāl et les premières données recueillies sur le système castrale établi dans la vallée du Dra, montrent bien à quel point cette architecture est restée immuablement archaïque. Aglagāl n'est qu'un exemple parmi tant d'autres sites refuges qui peuplaient les montagnes du Maroc. Foyers de dissidence et d'insurrection et refuges pour les insurgés et les bannis de tous les horizons, ces sites de montagnes correspondent très bien aux nombreux greniers-citadelles communément désignés par *agādīr* ou *Iġrm*. Cette architecture défensive représente un habitat communautaire né du besoin des différents groupements tribaux de se défendre contre les attaques des tribus voisines,plus particulièrement celles des tribus arabes qui sillonnaient et rançonnaient le pays. Les sécheresses, les disettes et les épidémies fréquentes

14. H. TERRASSE, s.d., p.411
15. Idem., p. 405
16. En milieu rural, les formes de l'architecture citadine sont seulement transposées dans des maisons caïdales ou dans des édifices religieux d'une certaine importance comme les Zawiya-s.

qui s'abattaient sur le Maroc obligeaient également les populations locales à créer de nombreux greniers-citadelles sur les hauteurs inaccessibles de l'Atlas[17]. Les expéditions punitives du makhzen dans ces contrées lointaines et impénétrables ont été fréquentes sous les Saadiens dont la fiscalité écrasante suscitait constamment la colère des tribus. Plusieurs sources historiques relatent en effet les *harka-s* sultaniennes en vue d'écraser les dissidents et déloger les insurgés[18]. Sous figurait parmi les régions les plus contestataires du pouvoir central ; les révoltes sont souvent menées par des princes saadiens. Ce fut le cas d'al-Mutawakkil qui se souleva contre son oncle 'Abd al-Mālik[19]. Cet épisode est relaté par la plupart des historiens de la dynastie saadienne. Al-Faštālī fait allusion aux deux batailles de Tinzert et d'Aṣātes. Sur ce dernier, il spécifie bien qu'il s'agit d'un site fortifié et inaccessible, et surtout connu pour avoir toujours échappé à l'emprise des états antérieurs. Cette dernière indication est une preuve incontestable que plusieurs de ces greniers-citadelles sont d'origine très ancienne et viendrait apporter une donnée nouvelle au problème de leur datation. Le coutumier de l'Agadir des Ikounka, étudié par Robert Montagne, fut rédigé au XVIe siècle, ce qui signifie que le grenier en question fut au moins établi à cette date[20]. Le makhzen a dû aussi composer avec des marabouts influents de la région ; les exemples les plus éloquents sont ceux du marabout Sidi Aḥmad u Mūsā dont les descendants fonderont le puissant royaume de Tazrwālt resté longtemps au pouvoir dans la région Sud-Ouest du Maroc[21], et la puissante zawiya de Filāla (Zdāġa, Haut Atlas occidental) qui avait soutenu Moulay Zīdān notamment contre le redoutable insurgé Abū Maḥalli[22].

Mêmes des forteresses dynastiques, comme az-Zīdāniyya et al-Walīdiyya, ont été faites dans le pur respect de la tradition : de simples ouvrages de pisé ou de moellons formant enceintes flanquées de tours rectangulaires ou carrées régulièrement espacées. Ces forteresses avaient de ce fait une valeur plutôt symbolique du pouvoir en place qu'une réelle valeur militaire inhérente à leur système défensif[23]. Les structures défensives dans les provinces du Nord comme celles du Sud demeurèrent immuablement marqués de l'empreinte locale, ne faisant transparaître que sporadiquement des signes d'innovation et d'évolution.

Les éléments de défenses d'origine médiévale sont à peine modifiés, les tours de pisé y sont aussi hautes qu'autrefois, de manière à supporter des pièces légères d'artillerie. Cette fortification était de toute évidence suffisante pour contrecarrer les attaques des tribus dissidentes qui manquaient toujours d'armes à feu dont le makhzen avait l'apanage absolu.

Toutefois, les Saadiens ne manquaient pas d'ériger des ouvrages militaires modernes là où ils redoutaient l'incursion des armées étrangères pourvues d'armes à feu. Ce fut le cas des villes d'Agadir, Larache, Fès et Taza défendant le front maritime et les lisières orientales du pays contre les éventuelles attaques ibériques ou turques. Quelles ont été ces influences extérieures? De quelle manière ont-elles pu atteindre le Maroc? Dans quelle mesure ont-elles réussi à bouleverser sa tradition artistique?

---

17. Dj. JACQUES-MEUNIE, 1951, cet ouvrage constitue un précieux document dressant un large inventaire et une typologie intéressante ainsi qu'une bonne lecture historique de cette architecture.

18. La montagne est un espace géopolitique qui a tout temps échappé au pouvoir central, voir à ce propos A. SADKI, 1990, p.15-28.

19. Al-F ăstālī, (Manāhil aṣ-ṣafā), p. 31

20. R. MONTAGNE, 1929 ; d'autres agādīr-s de l'Anti-atlas, récemment étudiés, sont datés par les coutumiers écrits du XVIe siècle, voir à ce propos N.KEDDANE, 2002, p. 320.

21. Dj. JACQUES-MEUNIE, 1982, TI, p. 465-475 et M. ENNAJI, P. PASCON, 1988.

22. J. BERQUE, 1985, p.79

23. La même remarque est valable pour le réseau des forteresses instauré par Moulay Ismāīl pour assurer le contrôle du pays. Cette architecture alaouite est restée, elle aussi, complètement fidèle à la tradition médiévale.

II- Influences ou innovation

1- Les contacts maroco-ibériques

Si l'on admet d'emblée que l'architecture militaire saadienne a été profondément marquée par la tradition locale, les fortifications ibériques, établies le long des côtes marocaines, n'ont certainement pas laissé indifférents les sultans saadiens. Bon grè mal gré, ces derniers ont dû recourir aux techniques de la fortification moderne.

La présence portugaise au Maroc a longtemps marqué la mémoire collective des Marocains notamment à travers la perception qu'on se faisait des forteresses lusitaniennes solidement et rapidement installées sur le littoral. Mazagan en a constitué le dernier bastion ayant longtemps résisté sur les terres marocaines repoussant les offensives les plus hardies et les sièges les plus longs. Elle a été une des œuvres militaires les plus perfectionnées de son époque, conçue par Benedetto da Ravenna, ingénieux architecte italien au service de la couronne portugaise[24]. P.A. Evin a souligné à juste titre que «*si nous recherchons par quels moyens les Portugais sont néanmoins parvenus à s'incruster et même se maintenir pendant plusieurs siècles en certains points de la côte, nous constatons qu'ils ont été magnifiquement servis par leur génie de bâtisseurs...*»[25]. Les sources inédites de l'histoire du Maroc recèlent plusieurs récits sur la construction de forteresses portugaises les conditions matérielles qui ont présidé à leur installation. L'on rapporte ainsi des détails sur les expéditions de reconnaissance et de repérage des lieux (topographie, matière première, fortification, points d'eau, peuplement…), le soldat portugais se doublait souvent d'un maçonDe solides forteresses en maçonnerie se faisaient construire à l'abri de solides ouvrages en bois. Ce fut le cas de Santa Cruz du Cap de Gué et probablement d'Agūz et d'autres forteresses lusitaniennes. La Graciosa (al-Malīha) dont le projet avait échoué de sitôt, usa de la même technique. La rapidité avec laquelle ces édifices faisaient surface sur le sol marocain, frappait de stupeur la population locale. On appréciait d'autant plus la magnifique qualité de la taille de la pierre. La tradition orale garde toujours le souvenir de ces bâtisses et n'hésite pas à attribuer les monuments anciens appareillés en pierre aux Portugais (Ibert,qez en berbère et bertqez en arabe). La légende des Ibert,qez se retrouve pratiquement dans plusieurs régions du Maroc. Au cours de ses nombreux voyages, E. Doutté n'a pas manqué d'évoquer l'impact de la présence portugaise sur l'imaginaire populaire, il rapporte qu'on «*rencontre sur tous les points du H'oûz, et même jusqu'au cœur du Haut-Atlas, la légende des ruines portugaises. Il n'existe pas de débris de monuments anciens que la tradition populaire n'attribue aux Portugais. Mais lorsqu'on cherche à vérifier cette assertion surprenante, on trouve régulièrement que les ruines auxquelles elle s'applique n'ont nullement le caractère d'anciennes constructions européennes et n'ont certainement pas été bâties par les Portugais*»[26]. Au-delà de ces considérations légendaires sur un nombre important de constructions défensives en pierre, les contacts artistiques entre le Maroc et le Portugal, peuvent être saisis un peu plus explicitement à travers des exemples précis dont l'élément humain avait joué un rôle encore plus décisif.

Le premier exemple qui vient à l'appui de cette hypothèse est celui de la qasba d'Agadir. Chronologiquement parlant, cette forteresse serait la deuxième grande réalisation militaire dynastique après la ville de Taroudannt. Elevée dans un premier temps par Muhammad aš-Šayh

[24]. C'est l'architecte qui a conçu le plan de la citadelle de Mazagan dont les travaux ont été confiés à deux portugais Joâo de Castilho et Joâo Ribeiro. Sur les architectes des places portugaises voir R. RICARD, CH. DE LA VERONNE, 1953, p. 153-158

[25]. P.A. EVIN, 1942, p.49

[26]. E. DOUTTE, 1914, p.350, voir aussi pour le Maroc saharien Dj. JACQUES-MEUNIE, 1954, p.331-335

après la prise de Santa Cruz du Cap de Gué en 1541, elle a été reprise à grande échelle'Abd Allāh al-Ġālib vers 1574. La proximité de la place portugaise et la présence d'un grand nombre de captifs portugais et de renégats européens dans l'armée saadienne, soutiennent bien l'hypothèse d'une nette influence européenne. Dans ce cas précis, les constructeurs se seraient largement inspirés de la citadelle portugaise toute proche. Avant sa destruction lors du séisme de 1960, la qasba d'Agadir n Uflla disposait de hautes murailles. Nous ne savons pas si tel fut le cas pour la construction d'origine qui a assurément connu plusieurs remaniements au cours des siècles. En fait, elle avait vraisemblablement pastiché la place de Santa Cruz du Cap de Gué qui avait de toute évidence l'aspect des premières fortifications portugaises notamment celles fondées vers la fin du XV[e] siècle et début du XVI[e] siècle, telles que Azemmour et Asilah **(Pl. 2, 3)**. Ces forteresses adoptèrent le flanquement avec des tours carrées d'assez grandes dimensions faisant place aux tours semi-circulaires (Ceuta, Tanger). Ces organes défensifs présentent dans le cas d'Azemmour et de Safi de vastes bastions assez bien espacés. Les murs sont renforcés d'un talus et entourés d'un fossé. La seule différence par rapport à la fortification marocaine semble être la faible hauteur des courtines et des bastions pour permettre l'exécution des tirs rasants. Cependant toutes ces murailles ont gardé une hauteur assez importante pour stopper les charges de la cavalerie et l'infanterie marocaine. Le souci majeur fut surtout la capacité à porter les lourdes pièces de canons et résister au bombardement.

La qasba d'Agadir adopte dans ces grandes lignes le même système des fortifications portugaises du XVI[e] siècle ; nous retrouvons ainsi les larges bastions d'angle voire de larges plate-formes de tire et des talus à la base des courtines et des flanquements. La citadelle d'Agadir ne disposait apparemment pas de fossé en raison de sa position topographique inaccessible qui la mettait à l'abri des assauts. Le rapprochement avec les forteresses portugaises se constate également au niveau de l'utilisation de la pierre pour la construction d'une grande partie de la qasba bien que l'usage de ce matériau soit dicté par son abondance dans la région et aussi par le caractère d'urgence qui a présidé à la construction de la qasba par 'Abd Allah al-Ġālib en prévision d'une éventuelle riposte portugaise. A Tarġa, la même conjoncture dicta la construction du fortin de la mer surveillant son port et la reprise de l'ancienne qasba almohade qui surplombe le site. Le fortin de la mer est complètement hourdé en moellons dégrossis revêtus d'un enduit à base de chaux, représente un deuxième exemple des fortifications marocaines inspirées des modes de l'époque. Avec son plan atypique, ce fortin, élevé sur deux étages, ne présente aucune parenté avec les autres réalisations dynastiques de l'époque. Il possède cependant quelques affinités avec la qasba d'Agadir pour ce qui a trait au matériau de construction, et al-Burğ al-Ğanūbī de Fès en ce qui concerne sa position topographique et sa conception architecturale : Fort isolé, élevé sur un point perché et présentant un plan en ailes. L'intervention très probable de captifs et/ou de renégats européens est évidente.

C'est sans doute grâce au concours de l'élément étranger dans l'armée et la cour d'Aḥmad al-Manṣūr, qu'on doit la conception des forts en étoile de Fès et de Larache. C'est pour le moins la supposition qui a été toujours avancée jusqu'à présent. En réalité les Portugais n'ont jamais eu à élever ce type de défenses sur les terres marocaines. Il s'agit de forts isolés de dimensions réduites faits pour commander les hauteurs dominant une ville ou un port et d'où les ennemis pouvaient accabler de leur artillerie une ville assiégée (Fès) ou prendre d'assaut une rade non défendue (Larache, Tarġa). La fortification portugaise s'était effectivement limitée aux côtes et avait parfois maladroitement omis de protéger ses arrières par ce type de défenses. C'est le cas de Santa Cruz du Cap de Gué et du fort de la Mamora dont le projet a été tenu en échec par l'armée marocaine (1515)[27].

[27]. S.I.H.M., Portugal, T.I, p. 638 et suivantes.

Les forts en étoile sont tout justement d'influence européenne. Le lien avec le plan de la place de Mazagan nous paraît déplacé puisque, plutôt qu'un fort isolé, elle illustre bel et bien une enceinte urbaine avec un plan en étoile à quatre branche, des courtines entièrement talutées, un chemin de ronde ponctué d'embrasures à canons, de puissants bastions d'angle, des lignes effacées dénuées d'angles vifs. L'on pourrait bien faire le rapprochement avec les forts en étoile de Fès et de Larache, mais la formule architecturale de Mazagan est bien plus évoluée annonçant déjà les fortifications rasantes à la Vauban **(Fig. 8)**. Aḥmad al-Manṣūr, qui avait longuement sillonné la Méditerranée, de l'Algérie à la Porte Sublime, connaissait de *visu* toute cette architecture moderne. De la sorte, il a fait appel à des ingénieurs européens (Portugais, Espagnols, Italiens, Hollandais) pour doter la ville de Fès et son port Larache d'ouvrages défensifs modernes. Il se serait également servi des soldats faits captifs pendant la bataille de Oued al-Maḫāzin pour exécuter les travaux les plus ardus, même si dans les sources historiques nulle mention n'est faite de l'utilisation d'une main d'œuvre servile composée d'esclaves et de captifs dans la construction des forteresses saadiennes. Cependant, pour le besoin de la construction du sublime palais al-Badī', 'Abd al-'Azīz al-Faštālī certifie clairement qu'Aḥmad al-Manṣūr s'était servi d'un nombre considérable de captifs et de maîtres artisans venus de tous les horizons y compris des architectes occidentaux[28].

Le recours à une telle architecture est fait sans doute pour montrer la puissance du royaume au moment où la menace étrangère devenait de plus en plus grandissante : à l'est, l'Algérie turque et sur les côtes les puissances ibériques. De redoutables armées contre lesquelles il fallait opposer une fortification à la puissance de feu nécessaire. Marmol ne relevait-il pas du temps de 'Abd Allāh al-Ġālib la faiblesse des défenses de la ville de Fès et leur incapacité à repousser une attaque par une armée moderne[29]. Conscient de ce défaut majeur et profitant de l'essor économique du pays sous Aḥmad al-Manṣūr, les Saadiens se sont empressés de mobiliser les gros moyens pour doter les ṯuġūr de leur empire d'une fortification moderne. Ce fut le cas notamment des villes de Fès, Larache et Taza. L'inauguration même des ouvrages qui en sont venues renforcer les défenses, a été célébrée en grandes pompes en présence de délégations étrangères, turques et espagnoles. Al- Faštālī décrivant la mḥalla sultanienne à Rās-al-Ma, évoque l'ordre du sultan Aḥmad al-Manṣūr de renforcer les défenses du Ḥisn al-Fatḥ du côté de la mer et de garnir les postes frontaliers[30].

Ḥisn al-Fatḥ de Larache comme al-Burǧ aš-Šamālī de Fès rappellent par leurs plans d'ensemble de nombreux forts européens établis de part et d'autre du bassin méditerranéen. Nous citons à titre d'exemple les nombreuses forteresses hispaniques établies en Tunisie et en Algérie (Fort de la goulette, Mers-el-Kebir…). Parmi les illustres architectes militaires de ces fortifications, nous citons l'Italien Bautista Antonelli[31], auteur du projet de fortification de Larache après sa cession aux Espagnols en 1610. la majorité des forteresses modernes adoptaient le même plan théorique illustré par l'ingénieur espagnol Cristobal de Rojas[32]. Dans ce traité

[28]. Al- Faṡtālī, (Manāhil aṣ-ṣafā), p.253
[29]. Marmol, (l'Afrique), T.II, p. 171-72
[30]. Al- Faštālī, (Manāhil aṣ-ṣafā), p.64 ; le même al- Faštālī, dans une lettre officielle annonçait à Aḥmad al-Manṣūr la fin des travaux de construction de Ḥisn al-Fatḥ vers la fin de 1009 H.. Ce document figure parmi le recueil des lettres officielles saadiennes publié par A. GUENNOUN, (Rasā ' il' sa diyya), p. 227. [31]. Issu d'une grande famille d'ingénieurs et architectes, Bautista Antonelli fut ingénieur militaire et hydraulique de Philippe II. Il vit le siège de Famagusta, à Chypre, lors des attaques turques et avait beaucoup aidé à renforcer la défense de la ville. Il entama sa carrière d'ingénieur à Oran et fut l'auteur de nombreuses fortifications et projets de fortifications en Espagne, au Portugal, en Amérique et au Maghreb. Il réalisa entre autres le projet de fortification de la ville de Larache.
[32]. C. DE ROJAS, (Tres tratados sobre fortificacion y milicia), p. 105-109.

d'architecture militaire, nous pouvons retrouver les plans types d'al-Burğ aš-Šamālī, de Ḥisn al-Fatḥ et de Burğ al-Laqlāq. Les deux premiers sont projetés à partir d'un carré et le troisième est établi à partir d'un triangle **(Fig. 9)**.

Les forts saadiens susmentionnés s'inscrivaient ainsi dans la même vague des fortifications modernes de l'époque, pour cela nous pouvons avancer l'idée communément admise sur leur établissement à partir de plans portugais.

Cette affirmation resterait à notre sens valable si nous considérons qu'un nombre important de captifs portugais servirent dans la construction de ces forts. Mais il est sûr aussi que le Makhzen saadien connaissait cette architecture par le biais des nombreux renégats qui peuplaient son armée et/ou alors à travers la parfaite connaissance Aḥmad al-Manṣūr de la Méditerranée et des nouvelles formes d'architecture militaire qui prévalaient à l'époque. Aussi, au lieu de parler de plans portugais, il serait plus juste de parler de plans européens. Ce sont effectivement les Italiens et les Espagnols qui avaient les premiers développé cette architecture bastionnée. La couronne portugaise faisait elle-même souvent appel à leur savoir-faire pour élaborer les projets de fortifications de leurs places. «*(…) Pendant longtemps le modèle italo-espagnol avec son plan polygonal à bastions triangulaires, simple, flexible et rapide à construire, fut le plus prisé à l'échelle internationale. Les Antonelli contribuèrent notamment à la diffusion de ce genre de construction, tout au long et au large de l'empire espagnol, d'Anvers à Oran, de Sicile au Nouveau Monde*»[33].

Si tel a été la part de l'influence européenne dans l'architecture militaire saadienne, voyons à quel degré les contacts maroco-turcs ont-ils pu concourir à l'émergence d'une fortification et d'une armée marocaines modernes?

2. les contacts maroco-ottomans

la question d'un art ottoman au Maghreb a longtemps été posée par d'éminents chercheurs tels G. Maçais[34] et J. Revault[35]. Un article plus ou moins récent de L. Golvin a essayé de faire le point sur ce legs artistique ottoman en Afrique du Nord en rassemblant tous les éléments connus et dispersés. Cette synthèse a délibérément exclu le domaine marocain dans la mesure où ce dernier n'a jamais connu l'occupation ottomane. Cependant nous avons jugé utile de relever à titre comparatif certaines caractéristiques de l'architecture militaire en Algérie et en Tunisie pendant la période visée par notre étude. La ressemblance avec les fortifications marocaines est frappante, non pas pour ce qu'elles ont pu acquérir de l'empreinte ottomane mais plutôt de celle de l'architecture militaire européenne. Les travaux qui avaient intéressé l'Algérie et la Tunisie turques fon tous ressortir une faible influence ottomane et une forte marque de l'Espagne chrétienne. En Algérie, les Espagnols érigèrent plusieurs forteresses modernes qui avaient inspiré à n'en pas douter les constructeurs turcs d'Alger. La même remarque est valable pour la Tunisie où on s'était tout simplement borné à restaurer et à conserver un riche patrimoine militaire médiéval composé de ribāṭ et de solides murailles urbaines. Les ottomans, précise L. Golvin, «*n'avaient donc pas à puiser dans leur art de la défense pour construire les forts qu'ils estimèrent indispensables à leur sécurité. La plupart du temps, ils se bornèrent à restaurer les enceintes qui avaient fait leur preuve, tout en les dotant de moyens appropriés aux techniques nouvelles : Percement d'ouvertures où pouvaient s'installer l'artillerie et ses canons énormes, construction de nouveaux bastions souvent polygonaux pour assurer un*

33. DE EPALZA, M., 1988, p. 116
34. G. MARÇAIS, 1927, chap. VIII et IX.
35. J REVAULT, 1967.

protection sur tous les côtés»[36]. C'est pratiquement le même schéma qu'on retrouve pour le Maroc saadien ; les conditions politiques, économiques voire artistiques ont dicté les mêmes solutions et les mêmes tactiques militaires faites dans les règles de l'art en mode dans le temps. Cette influence se retrouve même en plein cœur de l'Anatolie, car les Ottomans ne manquèrent pas de s'inspirer des techniques les plus avancées de l'époque pour élever leurs constructions défensives[37]. Comme c'est le cas du Maroc, les murailles sont très hautes s'éloignant ainsi des fortifications rasantes. Il en ressort ainsi que pour l'ensemble du Maghreb, la tradition médiévale a prédominé dans la majorité des ouvrages militaires de l'époque moderne.

Au vu de tous les arguments avancés, nous ne sommes pas en mesure de formuler avec certitude si le Maroc a été directement ou indirectement influencé par le modèle turc. En fait, même si l'occupation ottomane s'est arrêtée au niveau du Maghreb central, la dynastie saadienne a été nettement marquée par l'organisation et la stratégie militaire turque. Les premières prémices remontent au règne de Muḥammad aš-Šayẖ qui engagea des soldats turcs dans sa garde personnelle. Son successeur, ʻAbd Allāh al-Ġālib, renonça à se servir d'un tel corps militaire après l'assassinat de son père par son commando turc à Aglagāl. Son fils al-Mutawakkil en fit de même, se basant essentiellement sur le modèle arabe dans la constitution de l'armée. Ce n'est qu'après l'accession de ʻAbd al-Mālik au pouvoir que commença l'ottomanisation de l'armée marocaine parallèlement avec une tentative de « turquisation» de la société marocaine en ce qui concerne les mœurs et les coutumes[38]. L'historiographe an-Naṣirī affirme à ce propos : « *En arrivant au pouvoir, el Moʻtacem qui, lors de son séjour chez les Turcs, avait vurs coutumes, avait essayé de suivre les habitudes étrangères et de les imposer à la population en toute chose; mais le peuple eut la répugnance à ces usages et, malgré les ordres du prince, resta attaché à sesanciennes traditions*»[39]. Le sultan Aḥmad al-Manṣūr aḏ-Ḏahbī fit suite à l'actionvde son frère en introduisant de nouveaux éléments à la hiérarchie militaire et en adoptant une terminologie et un cérémonial militaire turcs (équipement, uniformes, campement royal, etc.) Dans une approche anthropologique du phénomène de la mise en scène du pouvoir dans le Maghreb du XVIe siècle, J. Dakhlia et L. Valensi se sont notamment inspirée du modèle saadien pour nous en livrer une brillante synthèse[40]. ʻAbd al-Mālik comme son frère Aḥmad al-Manṣūr, de par leurs expériences dans la cour et l'armée de Soliman, acquirent *«une expérience qui débouchera sur une série de réforme à l'imitation du modèle turc*»[41]. Dans cette interaction, devra être prise en compte plus particulièrement l'architecture militaire et palatine. Toute tentative comparatiste est sans nul doute complexe, car les traditions maghrébines partagent avec la tradition ottomane un ensemble de références communes[42]. En ce qui concerne l'architecture militaire, il s'agit essentiellement de la nette facture européenne relevée dans les fortifications maghrébines modernes. Ce fonds commun ne permet pas de discerner les emprunts faits à l'art militaire ottoman. Nous pouvons à peine isoler quelques rares indices palpables, comme cette ressemblance entre les embrasures

36. L. GOLVIN, 1985, p. 201-23

37. Idem, p.213, et article «Hisâr», E.I., T.III, 2ème éd., 1971, p. 485-499

38. A. DZIUBINSKI, 1972, p. 63-64

39. Al -Čannābī, (al-baḥr az-zahhār), in FAGNAN, Extraits inédits, 1924, p.351, voir aussi an-Naṣrī, (al 'Istiqṣā), Archives Marocaines, XXXIV, 1936, p. 290 et suivantes

40. J. DAKHLIA et L. VALENSI, 1992, p. 145-157.

41. Idem, p. 145

42. La principale référence est celle de l' Islam classique ; comme disent J. Dakhlia et L. Valensi : «Par delà la diversité des héritages historiques références byzantines ou sassanides, spécifité turques ou berbères..- une tradition commune du pouvoir s'est imposée. Musulmane au sens large, elle repose, pour l'essentiel, sur trois principes (…) la justice (…) la guerre sainte (…) une constante mise en scène du monarque (…)», idem, p. 146

qui coiffent la terrasse de Burğ aš-Šayẖ Aḥmad à Fès et celles couronnant le fort de l'étoile à Alger. Burğ aš-Šayẖ Aḥmed est le seul fort saadien à disposer de ce type d'embrasures dont les ouvertures sont taillées en biseau sur le côté inférieur. Les autres burğ-s ont par contre des embrasures à ouvertures droites munies de meurtrières jumelées. Au fil de nos recherches nous avons découvert que ce type d'embrasures existe également à Mazagan **(Fig. 10)**. Le rapprochement avec le fort turc d'Alger est ainsi remis en question. La même incertitude a amené L. Golvin à émettre la conclusion suivante concernant les remparts d'Alger : «*Ce type de rempart innove assez peu sur ce que nous connaissons du Moyen-Age* Manṣūr*a et Tlemcen entre autres). Seuls les merlons offrent une silhouette nouvelle. Peut-on y voir une influence turque ? rien n'est moins sûr, car ces formes étaient bien connues en Espagne musulmane*»[43].

Il est désormais aisé d'isoler deux tendances dans cette architecture militaire marocaine aux XVIe-XVIIe siècles, oscillant entre la tradition et l'innovation. L'une comme l'autre, ont été notamment dictée par les conditions politiques et géographiques qui ont présidé à la création des différentes fortifications étudiées. Tous les éléments de cette architecture défensive que nous nous sommes attelé à faire ressortir, réclament sans doute d'autres enquêtes plus longues et plus ciblées sur des aires géographiques plus restreintes. Nous sommes d'autant plus convaincu de l'extrême délicatesse d'approcher une époque relativement récente dont tant de témoins ont disparu ou se sont dissouts dans les apports successifs des siècles suivants. Par ailleurs, une approche plus globale du phénomène castral sous les Saadiens, dépassant le simple raisonnement archéologique, s'impose. Les critères fonctionnels viendront ainsi étayer les raisonnements historiques de cette architecture militaire à travers une approche de géographie historique qu'il nous est possible de tenter en se basant sur les données textuelles disponibles.

C- Pour une géographie historiques des fortifications saadiennes : Une typologie fonctionnelle

Dans l'état de nos connaissances, il est désormais acquis que la fin du Moyen Age a été nettement marquée par un net recul des fortifications voire de l'ensemble du réseau urbain qui a été lourdement affecté par la crise politique et économique qui survint après l'incursion ibérique sur le littoral. Le pouvoir Wattasside se trouvait démuni des moyens d'action pour faire face à cette situation critique qui ne favorisait nullement l'accomplissement d'une œuvre architecturale importante. Les sources historiques font toutes ressortir la longue crise maraboutique qui sévissait dans l'ensemble du pays et qui astreignit les Wattassides à reconnaître les pouvoirs locaux qui se sont imposés au grè des circonstances. Sur le plan militaire, l'œuvre wattasside marque ainsi un net recul, comparée à celle des Mérinides dont la variété et l'étendu en faisaient une des plus grandes campagnes de fortification au XIVe siècle ; elle avait dépassé les frontières du Maroc pour aller s'implanter jusqu'en Ifriqiya et en Espagne[44]. La plupart d'entre ces fortifications n'ont malheureusement pas été conservées; elles ont été soit remaniées soit remplacées par d'autres élevées par les nouveaux pouvoirs en place. Vers la fin du XVe siècle et le début du XVIe, nous assistons au renouvellement et au remaniement d'un certain nombre 'enceintes urbaines telles que celles de Tétouan, de Ceuta et de Ksar Seghir. L'on vit aussi la fondation de la ville de Chefchaouen, créée de toute pièce par la famille des Banū Rāšid. Hormis l'exemple de la qasba de Larache, récemment

[43]. GOLVIN, 1985, p. 211.
[44]. M. TERRASSE, , (1979), p. 300-405

étudiée[45], nous ne connaissons pas d'autres fortifications qui ont été élevées par les Wattassides[46].

Comme nous l'avons déjà évoqué, un intérêt évident aurait été accordé à la réparation des remparts de Fès et le renforcement de ses défenses en sa qualité de capitale de leur royaume. A ce propos, M. Terrasse souligne «*à défaut des grandes constructions dynastiques, maîtres d'œuvre et ateliers locaux pourront se maintenir. Fès qui restait la grande ville d'art du Maroc fut prospère sous les B. Wattas (…). A l'abri des murailles des villes, une vie citadine se perpétuait semblable à elle même. Dans ces milieux restreints et fermés, des ateliers continuaient de vivre (…). Toutefois à deux reprises sous les sultans saadiens au XVIe siècle et lors de l'expulsion des Morisques, quelques influences extérieures atteignent le Maroc*»[47].

Sur cette période transitoire marquant la fin du Moyen-Age et le début de l'époque moderne, le texte de Léon l'Africain offre une description assez crédible d'un territoire qu'il a longtemps parcouru au cours de ses nombreuses missions diplomatiques et ses voyages d'affaires. D'autres descriptions allaient le reprendre et le compléter en apportant des éléments nouveaux ayant marqué le paysage castral marocain sous l'égide des rois saadiens[48]. En effet, au début du XVIe siècle, tous les réseaux des villes qui se sont développées depuis le IXe siècle, bénéficiant d'une conjoncture politique et économique favorable aux échanges de tous les genres et de tous les horizons, ont connu un affaissement notable. Les Wattassides, cantonnés au seul Royaume de Fès, n'ont pas pu faire face aux incursions ibériques. La conséquence immédiate de l'invasion du littoral a été l'abandon des agglomérations côtières et l'asphyxie du commerce caravanier qui reliait le pays du Soudan, le Maroc et l'Europe. Cette florissante activité commerciale fit longtemps l'âge d'or des dynasties qui se succédèrent jusqu'alors au Maroc. Les frontières orientales ne sont pas non plus épargnées à cause de la présence de la régence turque d'Alger, «*Fèz est couverte au nord par les villes fortes de Meggeo, Badis, Seusaoen, Teteguin, Ezaggen, Lhrais, Casr el Cabir, Mahmora, Sala. Tout le reste est dégarni, hormis Dobdu (Ourtagin) et les villes féodales de Tedla nouvellement annexées*»[49].

Le chroniqueur turc Musṭafā al-Ğannābī[50] (m.999 H./1590 J.-C.), fait état de 30 forts corroborant ainsi la description de Marmol[51] qui rapporte le même nombre de fortifications vers la moitié du XVIe siècle. Cette dernière description correspond au règne de ʻAbd Allāh al-Ġālib. Les deux auteurs signalent des garnisons du makhzen saadien installées dans un certain nombre de fortifications en précisant rarement s'il s'agisse d'installations anciennes ou modernes. Considérant l'importance du règne de ʻAbd Allāh al-Ġālib, qui demeure le plus grand bâtisseur de la dynastie, il faut bien croire que l'état des garnisons militaires demeura pratiquement inchangé jusqu'à la mort de Aḥmad al-Manṣūret l'effritement de l'empire saadien.

Parmi ces trente forts ou garnisons makhzaniennes, aucun des auteurs précités ne donne systématiquement des renseignements chronologiques quant à leur fondation ou à leur remaniement. Marmol qui fut proche des événements, pour avoir servi dans l'armée de Muḥammad aš-Šayẖ et de son fils ʻAbd Allāh al-Ġālib, ne fournit dans la plupart du temps que des indices chronologiques vagues ; il utilise souvent la mention «*Bâti par les anciens*

45. A. EL BOUDJAY, (1999), op. Cit.

46. La recherche livrera sans doute d'autres exemples des fortifications wattassides dans le cadre géographique qui fut les leurs à savoir les limites du Royaume de Fès entre Le Bou Regreg au Nord-Ouest et Oued al-ʻAbīd au Sud-Est. La forteresse de Būlaʻwān pourrait être une de ces forteresses.

47. M. TERRASSE, 1979, p.648-49

48. Nous faisons plus particulièrement allusion à l'auteur espagnol Marmol Caravajal.

49. L. MASSIGNON, 1906, p.179

50. Al- Ğannābī, (al-baḥr az-zahhār), in E.FAGNAN, 1924, p. 346

51. C. Marmol, (L'AFRIQUE), T. 2 et 3, voir infra notre monographie sur la vallée de Dra

Africains». La fréquence de cette attribution pour, la majorité des sites, est à cet égard significative puisqu'elle confirme que le système castral saadien est venu se greffer et/ou compléter un autre plus ancien.

La succincte description de l'Anonyme portugais[52] consigne, au dire de J. Berque, «*des observations plus précieuses*»[53]. Elle dépeint les fortifications dans les différentes provinces selon le découpage administratif de l'époque en cinq royaumes : Marrakech, Fès, Sous, Tadla, Meknès et Dra. Etabli vraisemblablement dans la perspective d'une reconquête du pays, cette description dresse une sorte d'état des lieux autour de trois composantes essentielles du peuplement : Villes fortifiées (*madīna-s*), villages (*qarya-s*) et forts (*ḥuṣūn*). A travers la description de l'Anonyme portugais, nous retrouvons encore une fois le même chiffre avancé par al-Ğannābī et Marmol, c'est-à-dire Trente et une (31) fortifications,

tout en faisant la part entre villes fortifiées (20) et forts (11). L'auteur signale rarement les villages (qurā-s) qu'il localise la plupart du temps dans les montagnes environnant les villes décrites. Il affirme néanmoins que ces villages sont nombreux et de grandeur inégale. Pour le seul «*Royaume de Gurāra*» il indique 360 qasba[54]. Marmol en fit de même pour le *bilād al-Ğarīd*[55] du Dra et du Sahara qui furent très peuplés. Le peuplement était aussi dense et aussi important dans les grands pôles économiques et politiques à savoir Marrakech, Fès, al-Muḥammadiyya (Taroudant), et d'autres centres d'importance moyenne tels que Meknès, Ksar-El-Kébir, Larache, Salé, Tétouan, Chefchaouen et Taza[56]. Les plus grandes concentrations sont relevées dans la plaine du Sous et les monts environnants (Anti-Atlas et Haut-Atlas Occidental), le Dra, le Tafilalet, le Moyen Atlas et le Haut-Atlas oriental, le Habt, le Saïs, le pays des Jbala-Ghomara et le Rif (intérieur). Les grandes plaines (Gharb, Tamesna, Haouz, Tadla, Doukkala) ainsi que les côtes rifaines furent largement affectées par l'occupation ibérique et les ravages des tribus arabes. La plaine de Doukkala a dû souffrir plus particulièrement de l'emprise des places portugaises de Safi, d'Azemmour et de Mazagan dont les razzias consécutifs continuèrent longtemps sous les Saadiens et causèrent la perte d'une grande partie de sa population[57]. Les famines, les épidémies et les calamités[58] qui frappèrent divers endroits du Maroc saadien furent tout aussi dévastatrices.

Dans cette mise en perspective historique et à travers les données archéologiques que nous avons pu ressortir, essayons d'analyser le système castral établi et entretenu par le pouvoir central pour assurer le contrôle du pays : Les côtes, les grandes voies de communication, les villes, les campagnes, les groupes tribaux et les frontières (*ṯuġūr*-s). Cependant, il convient tout d'abord de fournir quelques précisions concernant le problème du vocabulaire usité pour désigner toutes ces fortifications. La terminologie ainsi utilisée par les sources littéraires est assez vague de telle sorte que la même réalité est désignée

52. Anonyme Portugais, (Description du Maroc).

53. J. BERQUE, 1953, p. 397

54. «On dit qu'il y a dans le royaume de Gourara trois cent soixante kasbas, sans compter celles qui sont en ruines. Le Roi tient garnison dans deux seulement, Timmi, capitale de Touat, qui en réalité est une rivière, et Timimoun, capitale du Royaume», Anonyme Portugais, (Description du Maroc), p.76

55. Le terme «bilād» (pays) utilisé par Marmol est plus juste que «mamlaka» (Royaume) qui apparaît dans la description de l'Anonyme portugais, du moins pour Tuwāt et Tigūrārīn (Gūrāra) qui ne figurent pas comme des Royaumes dans le découpage administratif de l'époque. D'autres sources contemporaines des Saadiens utilisent également le terme «bilād » pour indiquer des contrées à forte densité de la population, nous en citons notamment Ibn'Askar, (Dawḥa) qui mentionne bilād Faštâla (p.11), bilād al-qibla (p.111), bilād al-Ğarīd (p.29), bilād Ṭlīq (p.85) et bilād Tuwāt (p. 131-132).

56. Voir M. HAJJI, 1977, T.II

57. A. BOUCHAREB, 1984, p.438-52

58. B. ROSENBERGER et H. TRIKI, 1973, p.109-175

par des vocables différents. Cette confusion est d'autant plus aggravée par l'absence d'indices matériels suffisants. Hormis les noms des grandes villes connues, les sources indiquent parfois des toponymes qui ne portent aucun signe évocateur d'un établissement défensif quelconque.

Ces mentions souvent allusives imposent dans un premier temps le recours à leur interprétation qui doit être ensuite étayée par des reconnaissances archéologiques sur le terrain. L'inventaire systématique de toute cette architecture défensive est en effet le seul moyen de dissiper toute cette confusion qui se dégage du vocabulaire usité par les textes historiques et les descriptions géographiques. Dans une étude sur l'Espagne musulmane, M. Méouak résume très bien cette réalité en affirmant que « *vouloir faire l'analyse des modes d'occupation et des structures du territoire à l'époque islamique suppose que nous ayons à notre disposition une nomenclature capable de s'appliquer à la réalité, en entendant par réalité, celle imposée par le fait de terrain, c'est-à-dire savoir si la mention textuelle reflète la situation rencontrée sur l'établissement par l'archéologue, notamment les structures construites telles que ḥuṣūn, qal'a ou ma'qil*»[59].

Cette tentative est davantage compliquée en l'absence de toute mise en perspective historique autre qu'événementielle. Cela pourrait se justifier par l'extrême hétérogénéité des données relatives aux fortifications marocaines ou ibériques, urbaines ou rurales, étatiques ou dépendantes d'entités politique locales. Les nombreuses études menées sur l'Espagne musulmane fournissent déjà une démarche méthodologique intéressante[60] ; nous nous en sommes amplement inspirés pour élaborer notre typologie fonctionnelle. L'ampleur de la zone géographique concernée nous a contraint dès le début de nos recherches à nous cantonner aux ouvrages militaires majeurs formant dans l'ensemble des fortifications dynastiques de type urbain. Le domaine rural a été illustré à travers quelques rares exemples que nous avons abordés parfois hâtivement. L'extrême importance que détiennent des liaisons d'empire, de premier ordre pour le pouvoir en place, tels que la vallée de Dra et la plaine du Sous, mériterait à eux seuls des recherches spécifiques. Néanmoins, il est à présent déjà possible de jeter les premiers jalon d'une typologie de l'architecture défensive au temps des Saadiens. Les huit groupes/fonctions individualisés se présentent comme suit :

1. Protection des frontières (*ṯuġūr*), à ce premier groupe nous pouvons aisément associer les fortifications établies pour assurer la défense de Larache, Taza, Tarġa et Badis (Talā min Badis) ;

2. Protection des villes, ces dernières sont essentiellement la capitale Marrakech, Fès et Taroudannt ;

3. Protection des axes commerciaux et des liaisons entre les différentes provinces. Les fortifications assurant cette fonction sont implantées à proximité immédiate des itinéraires qu'elles contrôlent. Plusieurs qasba-s saadiennes se prêtent à cette définition, plus précisément celles ponctuant l'axe Marrakech-Taroudant (par Bibāwn) et l'axe Marrakech-Dra (par Talwāt); également le Tigammi n Ugllīd (Tāmdūlt w Aqqa) sur l'axe occidental de la route du Soudan passant par Tagāwust sur l'Oued Noun (probablement l'actuelle Qṣābī) ;

4. Fortifications-siège de pouvoir installées dans une zone rurale telle que az-Zidāniyya, (contrôle des tribus de la montagne autour de la province de Tadla, et liaison entre Marrakech et Fès) ;

5. Fortifications établies autour d'exploitations agricoles notamment les installations sucrières du Sous (Frīǧa, Garḍ ou Agarḍ) ;

[59]. M. MEOUAK, 1995, p. 178

[60]. Voir notamment A.BAZZANA et alii, 1988, p .17-73 ; pour le Maroc, il faut surtout citer les travaux menés sur les fortifications alaouites plus spécialement les qasba-s ismaïliennes, M. BARRUCCAND, 1980, p.177-206 et P. CRESSIER, 1981-82, p.257-276 ; idem, 1983, p. 45-53 ; idem, 1983-84, p. 451-464.

6. Protection de gisements miniers : Tamrāẖt ou Agadir (mine d'Issīn), Afnsū (mine de Tyūl) et un *ḥuṣn* anonyme ordonné par Aḥmad al-Manṣūr (saline de de Tiġāza) ;

7.Contrôle de débouche maritime (Massa, Agadir, al-Walīdiyya, Qasba Ḥmīddūš(?) ; nous pouvons y ajouter les autres villes et sites côtiers : Essaouira (?), Safi, Azemmour, Rabat, Salé, Larache, Asilah et Tarġa ;

8. Mḥalla ou *nzāla* sultanienne, cette catégorie, bien qu'elle ne semble pas impliquer des structures défensives permanentes, mériterait bien notre attention pour deux raisons essentielles. La première est que la mḥalla sultanienne pourrait bien être associée à des aménagements fortifiés permanents qui surveillaient souvent un point stratégique. C'est le cas par exemple du site de Rās al-Ma (région de Fès). Ce dernier demeure sans doute la halte obligée du sultan chaque fois qu'il faisait le déplacement de Marrakech vers Fès[61]. D'autres bivouacs royaux furent tout aussi importants que Rās al-Ma, les plus fréquemment cités par les textes historiques sont ceux de Tansift (sur le chemin de Fès), Tadla, Tamesna[62], Chichaoua[63] et Imi n Tanout[64]. Ce dernier site semble le plus apte à être doté d'organes défensifs permanents, puisqu'il constitue une étape importante sur l'axe Marrakech-Taroudant. Le souvenir de cette *mḥalla* est encore perpétué à travers le toponyme «Igr n Ugllīd» (champ royal)[65] qui désigne une esplanade à bivouacs. Au-delà du Col de Bibāwn, vers Taroudant, Aglagāl est le deuxième site de ce type. Installé aux abords de l'oued Issen, ce fut l'endroit où le sultan Aḥmad aš-Šayẖ fut décapité par sa garde turque en 1557.

Nous avons insisté seulement sur les villes et les sites qui ont été instaurés, restaurés ou fréquentés par les rois saadiens et leurs armées et où leur empreinte est évidente. Par ailleurs, nous avons omis de parler des sites qui ne détenaient que peu d'intérêt à l'époque et qui ne présentent pas de traces matérielles perceptibles et sûres du passage du Makhzen saadien. Parmi ces établissements, nous pouvons énumérer, du Nord au Sud, les villes côtières d'Asilah, Rabat, Salé, Azemmour, Safi et Massa qu'on apparenterait aisément aux groupes quatre (4) et cinq (5). En effet, Comme l'a si bien souligné Al-Faštālī, les Saadiens procédèrent à côté de leurs grandes réalisations à des reprises ou à des réparations dans différentes villes et localités du Maroc, telles Azemmour, Rabat, Salé et Asilah. Les indices archéologiques de l'apport des Saadiens dans ces villes sont malheureusement insaisissables. Ceci est valable pour les reprises des fortifications préexistantes dans des sites aussi importants que la *ḥādira* de Marrakech. La capitale d'empire trouve évidemment sa place dans notre typologie fonctionnelle des catégories de fortifications existantes ; la présence ou non d'indices matériels importe peu. Nous n'avons certes pas consacré une monographie à la ville de Marrakech, mais un certain nombre de remarques s'y rapportant s'impose.

Dans le cas de Marrakech, les aspects militaires ne semblaient pas être le souci majeur d'Aḥmad al-Manṣūr ni de son prédécesseur ʻAbd Allāh al-Ġālib, tous deux considérés comme les grands bâtisseurs de la dynastie pour avoir bénéficié d'une période de règne assez longue. Leurs œuvres architecturales dans la capitale Marrakech se consacra pour une grande part à restaurer la qasba almohade et à élever divers édifices religieux et civils dans la partie bourgeoise, commerçante et artisanale séparée par des murailles de la partie royale. Cette dernière abritait palais, habitations de l'entourage du souverain, mosquées,bains, étables, magasins d'armes et de munitions ainsi que des silos.

---

[61]. Al-Faštālī, (manāhil aṣ_ṣafā), p.64-65

[62]. Idem, p.2 9, en relatant l'événement de la Bayʻa de Moḥammad aṣ-ṣayh, l'auteur utilise le terme «muẖẖayyam» pour désigner la mḥalla.

[63]. Idem, p. 58

[64]. Idem, p. 55-56

[65]. J. BERQUE, 1998,p. 398

Les Saadiens perpétuèrent leur souvenir par la construction des mausolées al-'Ašrāf contigus à la mosquée de la qasba et surtout par l'érection du palais Badī' dont l'état de ruine avancé n'empêche pas d'en saisir la splendeur. Cet ensemble grandiose, au plan-type des palais hispano-maghrébins, est une preuve irréfutable du penchant d'Aḥmad al-Manṣūr pour une architecture d'apparat plutôt qu'à une œuvre défensive élaborée. Al-Faštālī rapporte, dans un passage consacré aux réalisations architecturales d'al-Mansūr, que le souverain ne cachait pas sa stupeur pour les chef-d'œuvres de ses ancêtres almoravides, almohades et mérinides[66]. Dans une excellente synthèse, M. Barruccand nous a livré tous les éléments susceptibles d'appuyer l'hypothèse d'une ville royale ouverte bien qu'elle soit séparée de la population urbaine par une muraille restée somme toute médiévale. L'opposition avec les triples remparts et esplanades de la ville royale de Méknès, montre à quel point «*les systèmes de défense architecturale à Marrakech témoignent ainsi d'une certaine confiance vis-à-vis des tribus des alentours et vis-à-vis des habitants de la médina*»[67]. Par ailleurs, les sources littéraires arabes et européennes signalent toutes l'existence à l'intérieur de la qasba de magasins voûtés et de prisons situés entre la mosquée et le rempart occidental. Vers le Sud, se trouvait, selon le plan portugais, l'arsenal et des maisons particulières réservées aux captifs chrétiens. Les différentes études[68] qui se sont penchées sur la Marrakech saadienne ont omis de signaler «ḥiṣn Dār al-Ğild» cité par al-Faštālī. Ce dernier mentionne, en plus de l'arsenal (dār al-'udda), qu'il situe près des portes menant à la qasba, des magasins d'armes spacieux aménagés en sous-sol. Al-Faštālī affirme bien que par excès de prudence, les souverains firent du ḥiṣn Dār al-Ğild, sis dans leur qasba, un magasin pour stocker leurs munitions (poudre et balles). Ce fort disposait, selon lui, de sous-sols et se dressait comme une énorme masse entourée de profonds fossés[69]. Les termes dans lesquels a été décrit ce fort en font apparemment une fortification médiévale reprise par les Saadiens comme tout le reste d'ailleurs[70]. On aurait à la rigueur renforcé les défenses par l'aménagement du fossé. A ce propos, l'absence de documents archéologiques sûrs ne permet pas d'émettre un avis définitif. La superposition de la ville royale saadienne à des architectures anciennes, notamment almohades, complique toute tentative de préciser les diverses attributions[71].

La liste fournie par al-Faštālī est enrichie par d'autres sites castraux soit repris soit nouvellement crées par le makhzen. Les plus importants sont le site de Chichaoua, Talmst, Tildî; al-Qāhira, Tarġa et Talā min Bādis. D'autres fortifications ont été établies pour surveiller les exploitations minières comme celles de Twīl (ou Tyul) dans le territoire d'Agadir, ḥiṣn Afnsū prés de la localité d'Īfrān de l'Anti-Atlas, et Tigmmi n Ugllīd, qasba en ruine dominant le site de Tamdūlt w Aqqa[72]. Ce dernier site serait, selon la tradition orale, de fondation saadienne et figurait comme une fortification établie sur l'axe caravanier reliant le Maroc et le Soudan vers la fin du XVI ème siècle, plus précisément au cours de l'expédition d'Aḥmad al-Manṣūr en Afrique de l'Ouest. Le toponyme même est très explicite quant à la nature dynastique de cette fortification. Il n'est d'ailleurs pas le seul puisqu'on retrouve un autre site dit Tigmmi n Ugallīd

66. Al-Faštālī, (manāhil aṣ_ṣafā), p. 252
67. M. BARRUCCAND, 1985, p. 118
68. R.P. KOEHLER, 1940 ; G. DEVERDUN, 1954, p.384-392 ; M. BARRUCCAND, op. Cit., p. 111-122 et Y. RAJI ELILLAH, 1995-96, p.2 78-302
69. Al-Faštālī, (manāhil), p. 210
70. Ce serait plus exactement un élément défensif almohade, si on considère que la ville de Marrakech, sous les Mérinides, fut reléguée au second plan comparée à la capitale Fès
71. M. BARRUCCAND, 1985, p. 111
72. Dj. JACQUES MEUNIE 1951, p.2 36

dans le district de Tagmadārt (Dra)[73] et un troisième portant la formule arabisée «Dār as-Sultân» qui désigne la qasba surplombant le port de Tarġa[74].

La plus grande partie des fortifications susmentionnées l'a été essentiellement à partir des données fournies par la littérature historique ; la collecte d'éventuelles preuves matérielles les concernant ne nous a malheureusement pas été possible au cours de nos enquêtes[75]. Néanmoins, nous nous fions aux études qui avaient intéressé quelques-uns de ces sites en mettant à profit les résultats auxquels ils avaient abouti. C'est le cas de l'étude de P. Berthier qui apporte des précisions fort intéressantes au sujet de l'occupation autour des installations sucrières de Chichaoua, matérialisée par deux maisons et surtout par une citadelle dite qṣūr al-'abīd (palais des esclaves)[76]. Sur ces structures, l'auteur reste sceptique quant à leur appartenance à l'époque saadienne et y voit «*au lieu du «quartier de maîtrise» du complexe sucrier (…) le vieux Chefchaouen d'el Bekri. Cela ne serait peut-être pas plus mal mais, décidément, ne m'avancerait pas dans la datation de mes établissements*»[77].

A l'issu de cette synthèse sur l'architecture militaire saadienne, il est bien clair que les données existantes dénotent une grande richesse. Les éléments exposées dans le cadre de cet article éclairent d'un jour nouveau la nature de cette architecture défensive entre le XVI[e] et le XVII[e] siècles. Dans l'ensemble, l'architecture militaire marocaine pendant cette tranche de l'histoire est restée relativement conservatrice dans ses grandes lignes. Les seuls exemples marquant une évolution par rapport aux expressions locales sont représentés par les fortifications urbaines élevées par Aḥmad al-Manṣūr à Fès, Larache et Taza.

Les forts bastionnés de Fès et de Larache sont restés même, par leur conception, des cas uniques dans toutes l'architecture militaire marocaine. Nous pouvons certes relever que la période alaouite ne connut pas ce type de bastions isolés aux formes étoilées, mais nous y retrouvons reproduit le type des burğ-s flanquant la muraille de Fās Ğdīd et celle de Taza. Les exemples les plus marquant de cette tendance sont bien représentés par Burğ al-Ma et Burğ Balqārī à Meknès (Fig. 33, 34). Les éléments ainsi exposés pourront, selon Patrice Cressier, «*répondre à bonne partie des questions encore en suspens, il en est ainsi de celle de l'apparition non seulement des greniers fortifiés, dont l'existence au Maroc avant le début du XVII[e] siècle n'est encore attestée par aucune preuve ni textuelle ni archéologique[78], mais aussi les quṣūr des oasis méridionales, de leur situation par rapport à d'autres partis défensifs adoptés parallèlement ; greniers et quṣūr trop souvent*

considérés comme l'un des éléments caractéristiques d'une société berbère supposée immuable. On pense également au problème de l'existence des forteresses-refuge rurales, de leur liens avec la société tribale et des parallèles possibles avec ce qui a été reconnu en al-Andalus. En

74. Idem, p.1 07-114

75. Ces sites qui figurent dans le recueil annexé au présent volume sont les suivant : Talâmin Bâdîs, Amskrûd_, Aglagâl (Demsira), Ben Takmust, al-Qâhira, Imi n Tanût, Frûgga, Qal'at Laglâwâ, Tiggmmî n Ugllîd (Aqqa), Tagawst (Qsâbî), Almîs, Adhsân, Qal'at al-Garâr, Anza, Dâr ad-Dbîba, Qasba Tinmimûn, Agrd, Chichaoua, Afnsû, Tyûl, Tagza, ainsi que les fortifications établies autour des mines de sel et d'or au pays du Soudan (Tombouctou, Gao).

76. P.BERTHIER, 1966, p. 216

77. Idem., p. 217

78. L'agadir des Ikounka étudié par R. Montagne date d'après les coutumiers écrits du XVIe siècle. Le site saaadien d'Aglagāl est attesté d'après les données textuelles, et désormais archéologiques, bien avant le XVIe siècle. Voir R. MONTAGNE, Hespéris, 1929 et S. KAFAS, 2004, p. 98-106

un mot l’institution du ḥiṣn, dont on a voulu faire au nord de la Méditerranée occidentale une caractéristique de la société rurale arabo-berbère, est-elle clairement documentée au Maroc?»[79].

Les lignes qui précédent n’ont tenté, sur un si vaste sujet, qu’une mise en place provisoire de problèmes et de questions ; « *la réalisation par certaines dynasties de campagnes de fortification spécifique et cohérente ne pourra être comprise historiquement que si se développent des inventaires rigoureux prenant en compte l’ensemble des données*»[80].

[79]. P. CRESSIER, 1995, p.187
[80]. Idem, p.187-88

BIBLIOGRAPHIE :

Al-Ğannābī, (al-baḥr az-zaḥḥār) in FAGNAN, E. (1924), Extraits inédits relatifs au Maghreb (Géographie et Histoire), trad. et notes, Carbonel, Alger.

Al-Faštāli, A. (1972.), Manāhil aṣ-ṣafā fī ma'āṯir mawālīnā aš-Šurafā, annoté par 'Abd Al-Karīm Kurayyim, éd. Ministère des Habous et des Affaires Islamiques, Rabat.

An-Nāṣirī, A. b. (1934), Ḫālid;"Kitāb al-Istiqṣā li aḫbār duwal al-Maġrib al-aqṣā (Histoire du Maroc), trad. I. hamet, A.M., XXXIII, Paris : H. Champion.

ANONYME PORTUGAIS (1909), Une description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed el Mansour (1596), trad. Henry de Castries, Paris.

ANONYME PORTUGAIS, (1995), Description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed El Mansour, trad. De Castries réedition Md. Mezzine et Abderrahim Benhadda, éd. Imprimerie Tinmel, Marrakech

BARRUCAND, M. (1980), "Remarques sur l'architecture militaire alaouide du Maroc (note épigraphique de Ludvik Kalus)", Revue des Études Islamiques, XVIII-2, p.177-206.

BARRUCCAND, M., (1985), Urbanisme princier en Islam, Paul Geuthner, Paris.

BAZZANA, A., CRESSIER, P., GUICHARD, P. (1988), Les châteaux ruraux d'al Andalus, Histoire et Archéologie du sud-est de l'Espagne, Casa de Velàzquez, Madrid.

BERQUE, J. (1953), "Antiquités Seksawa", Hesperis, T. XL., 3°-4° trim., p.359-417.

BERQUE, J. (1998), Ulémas, fondateurs, insurgés au Maghreb (XVIIe), 2e éd. Sindbad, actes sud, Paris. Al-Faštālī, (manāhil aṣ_ṣafā), p.252

BERTHIER, P., (1985), La bataille de l'Oued el Makhazen, dite bataille des trois rois (4 août 1578), éd. CNRS, Paris.

BOUCHAREB, A. (1984), Dukkāla wa al-'isti'māru al-burtuġāliu 'ila sanati 'iḫlā'i 'Asafī wa az-Zemmūr, éd. Dar Aṯ-ṯaqāfa, ad-Dār al-Baydā'.

CAHEN, C., COLIN, G.S., PERRY, V.J., (1971), Article "ḤIṢĀR", E.I., 2e édition, T.III, éd. J. Brill et Maisonneuve-Larose, p.485-99.

CAMPARDOU, J. & BASSET, H, (1918), "le bastion de Taza", Archives Berbères, p.109-135.

CRESSIER, P. (1983-84) , « Structures fortifiées et défensives du Rif (II) ; la tour de vigie de Mastasa « , B.A.M. , XV , p. 451-464.

CRESSIER, P. (1981-82), "Structures fortifiées et défensives du Rif I. Les qasba-s ismaïliennes", B.A.M., T.XIV, 257-276.

CRESSIER, P. (1995), «La fortification islamique au Maroc : éléments de bibliographie», Archéologie Islamique, n° 5, p.163-196.

DAKHLIA, J., VALENSI, L. (1992), «Le spectacle de la Cour : éléments de comparaison des modes de souveraineté au Maghreb et dans l'Empire ottoman», Rencontres de l'école du Louvre, Soliman le Magnifique et son temps, la Documentation Française, Actes du Colloque de paris, Galeries nationales du grand Palais, 7-10 Mars 1990, Publié par Gilles Veinstein, Paris 1992.

DE ROJAS, C. (1985), Tres tratados sobre fortificaciòn y milicia, Biblioteca CEHOPU, Madrid.

DEVERDUN, G. (1959), Marrakech des origines à 1912, éditions Techniques Nord-Africaines, Rabat.

DOUTTE, E. (1914), Missions au Maroc. En tribu, Paris

DZIUBINSKI, A. (1972), "L'armée et la flotte de guerre marocaine à l'époque des sultans de la dynastie saadienne", Hesperis Tamuda, vol. XIII- fasc. Unique, p.61-94.

EL BOUDJAY, A., (2001)» la qasba wattasside de Larache «, in Mil anos fortificaçôes na Peninsula Ibirica e no Magreb (500-1500), actas de simpossio international sobre castelos, Lisboa, E. Colibri/câmara Municipal de Palmela, , p. 759-772.

ENNAJI, M., PASCON P. (1988), Le Makhzen et le Sous al-Aqsa, la correspondance politique de la maison d'Iligh (1821-1894), Editions Toubkal-Casablanca et CNRS-Paris.

EPALZA, M. De (1988), Plans et cartes hispaniques de l'Algérie (XVIe – XVIIIes.), Madrid.

GANNŪN, A. (1954), Rasā'il sa'diyya, Dār aṭ-ṭibā'a al-maġribiyya, Tiṭwan.

GOLVIN, L. (1985), «Le legs des Ottomans dans le domaine artistique en Afrique du Nord», Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, n°39, 1er trim., p. 201-224

HAJJI, M. (1977), L'activité intellectuelle à l'époque sa´dide, 2 vol., Dar el-Maghrib, Rabat.

JACQUES-MEUNIE, Dj. (1951), Greniers citadelles au Maroc, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, T. LII, Paris.

JACQUES-MEUNIE, Dj. (1951), Greniers citadelles au Maroc, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, T. LII, Paris.

KAFAS, S. (2004), Les fortifications et l'architecture militaire du Maroc au temps des Saadiens (XVIe-XVIIe siècles), thèse de 3ème cycle en Archéologie islamique, Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine, Rabat.

KEDDANE, N. (2002), Approche historique et prospection archéologique dans une confédération du Sous : Ilāln, thèse de 3ème cycle en Archéologie islamique, Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine, Rabat.

KOEHLER, H. (1940), «la Kasba saadienne de Marrakech d'après un plan manuscrit de 1585», Hespéris, XXVII, p.1-20.

MARÇAIS, G. (1927), Manuel d'art musulman, T. I-II, éd. Auguste Picard, Paris.

MARMOL, de Caravajal (1667), Description Générale de l'Afrique, Trad. N.P. d'Ablancourt (L'Afrique de Marmol), 3 volumes, Paris.

MASSIGNON, L. (1906), Le Maroc dans les premières années du XVIe siècle, tableau géographique d'après Léon l'Africain, Adolphe Jourdan, Alger.

MEOUAK, M. (1995), « L'apport des textes arabes», Mélanges de La Casa de Velázquez (MCV), XXXI(1).

MONTAGNE, R., « un magasin collectif de l'AntiAtlas : L'Agadir des Ikounka », Hespéris, T. IX, 1929, 2e-3 trim, p.145-266.

RICARD, R, SOURCES INÉDITES DE L'HISTOIRE DU MAROC, Ière série, dynastie saâdienne - Archives et bibliothèques de Portugal (6 tomes), T.

RAJI ELILLAH, Y. (1996), La ville de Marrakech sous les Sa'diens, l'activité architecturale et le développement urbain, Thèse de Doctorat en Art et Archéologie islamiques sous la direction de Mme; Barruccand, Université Paris - Sorbonne (Paris IV), Institut d'Art et d'Archéologie.

ROSENBERGER, B. (1971), «Travaux sur l'histoire du Maroc aux XVe et XVIe siècles publiés en Pologne» in Hespéris _Tamuda, vol. XII, Fasc. Unique, p.193-218

SADKI, A. (1990), «La montagne marocaine et le pouvoir central : Un conflit séculaire mal élucidé», Hespéris Tamuda, Vol. XXVIII, Fasc. Unique, p. 15-28.

TERRASSE, M. (1979), L'architecture hispano-maghrébine et la naissance d'un nouvel art marocain à l'âge des Mérinides, Thèse de Doctorat es-lettres, Paris.

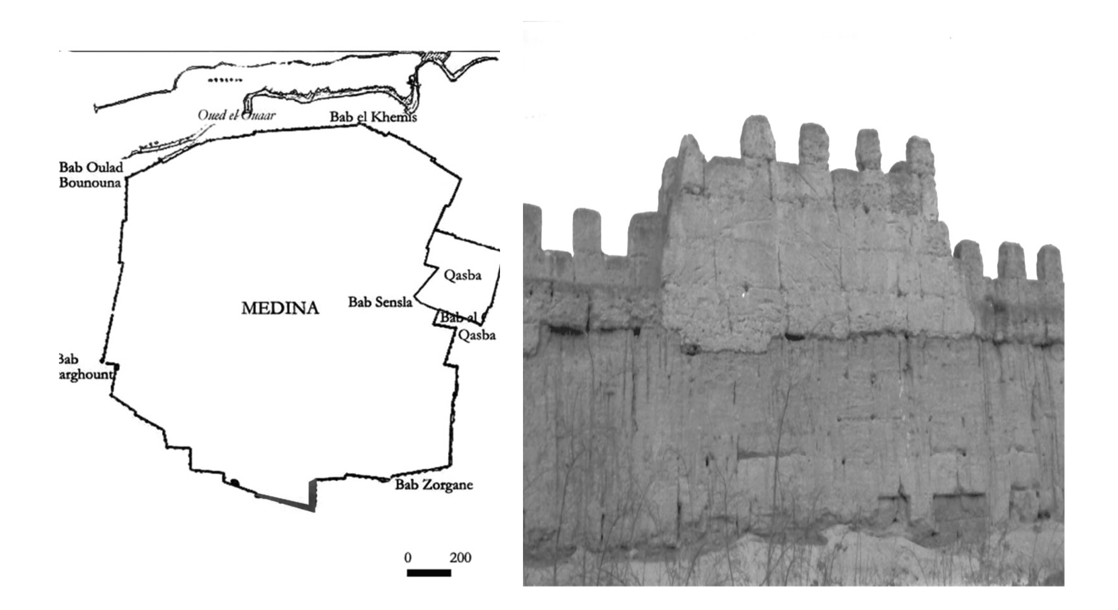


Fig.1 : Tracé en crémaillère de la muraille de Taroudant et détail de la reprise saadienne

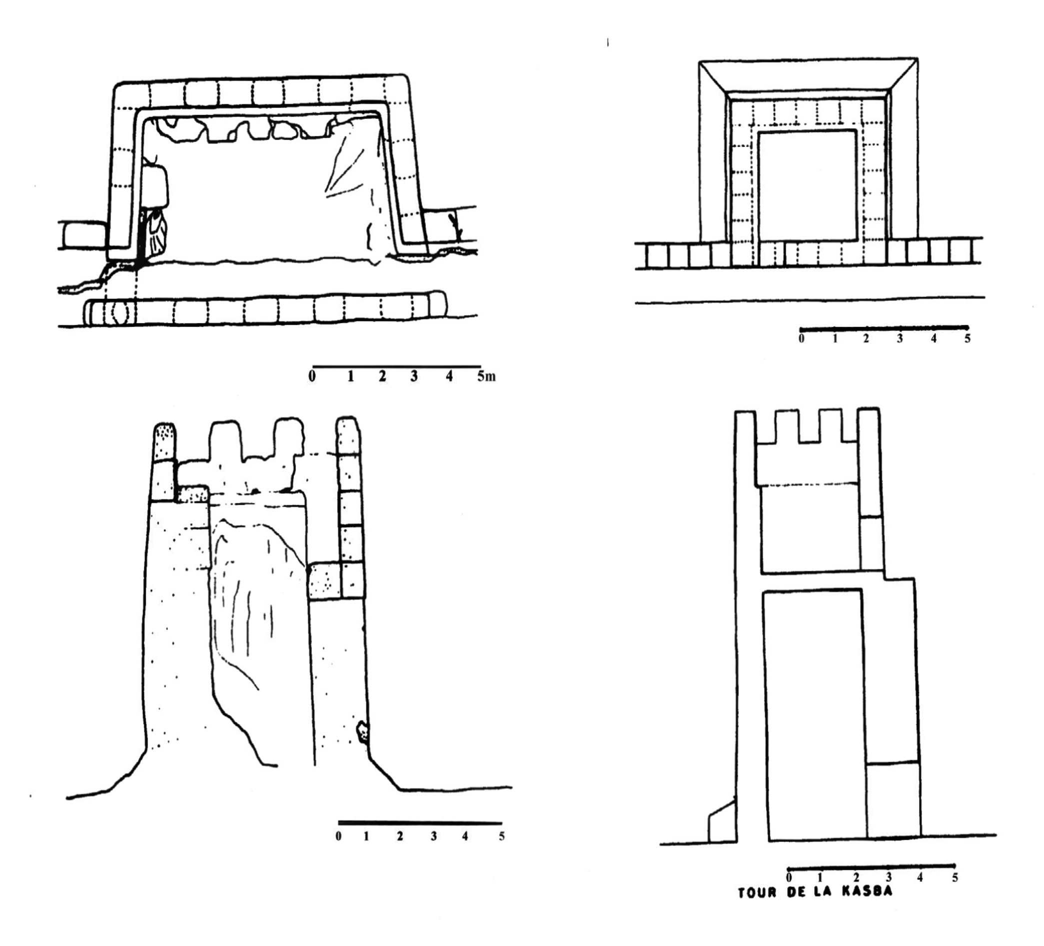


Fig. 2 : Type de tours flanquant la muraille et la qasba de Taroudant

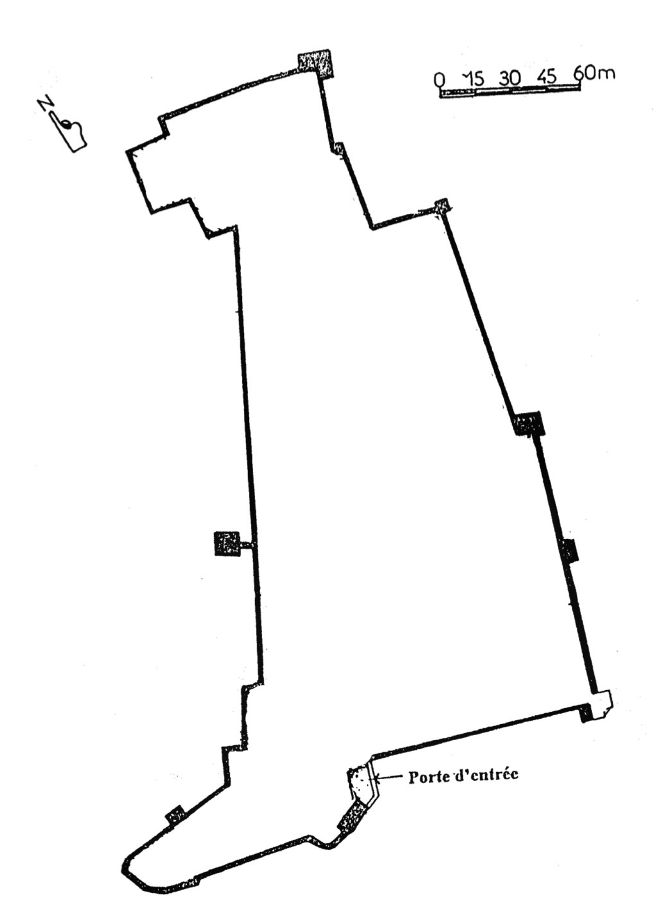
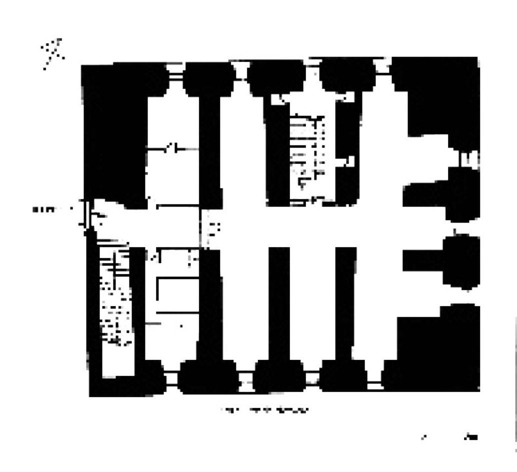
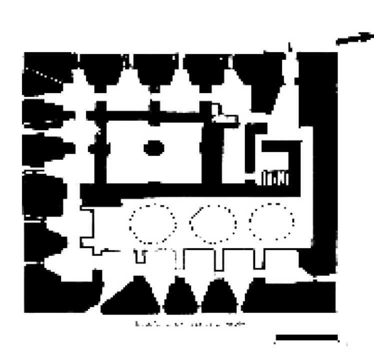


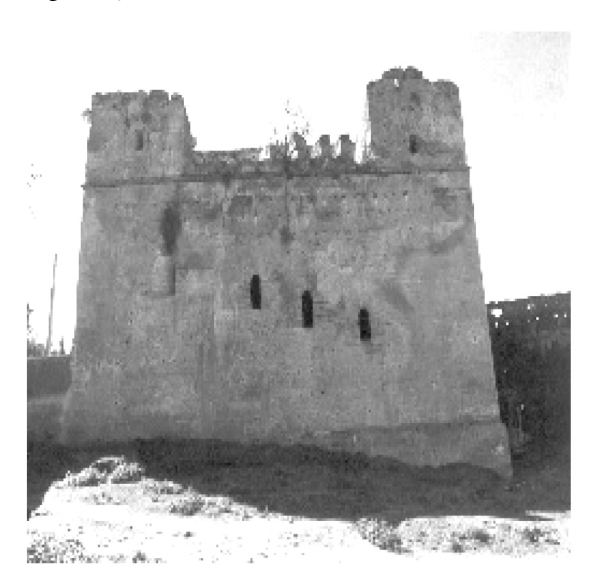
Fig. 3 : Qasba d'Agadir n Ufalla, plan d'ensemble





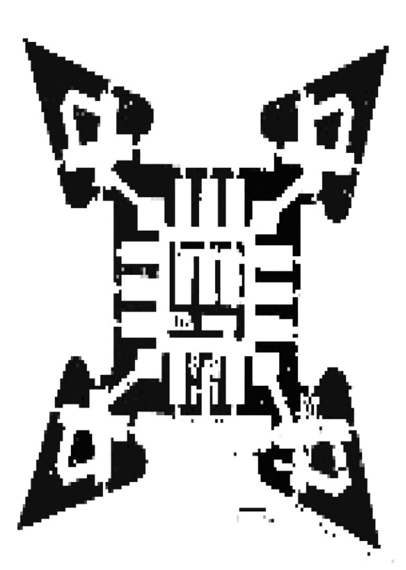
Fès, Burğ aš Šayẖ Aḥmad





Taza, le Bastiūn

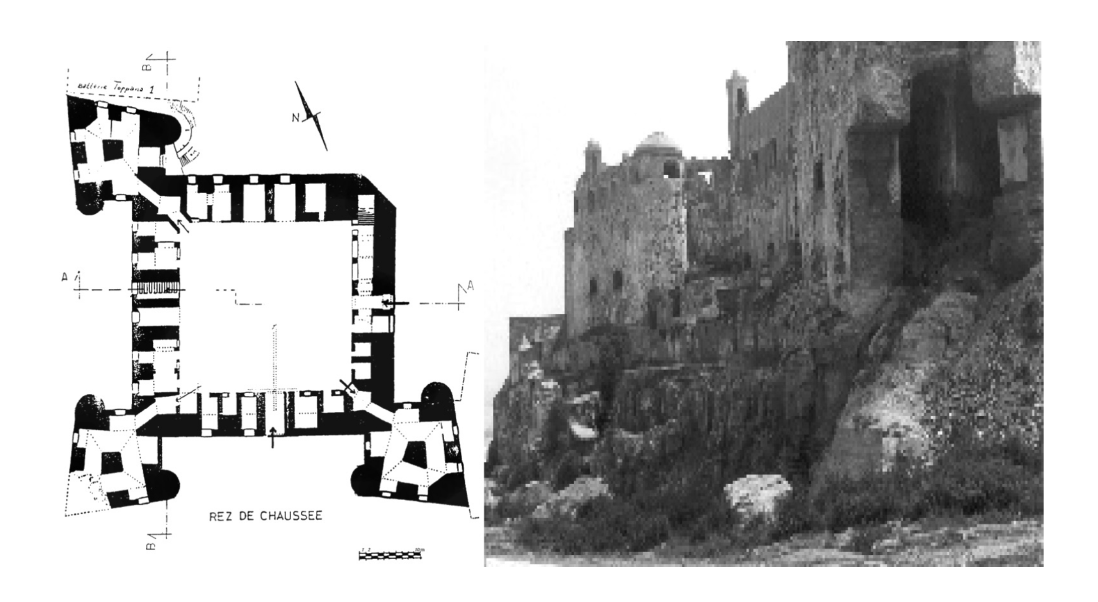
Fig.4: Les Burğs saadiens flanquant les enceintes de villes



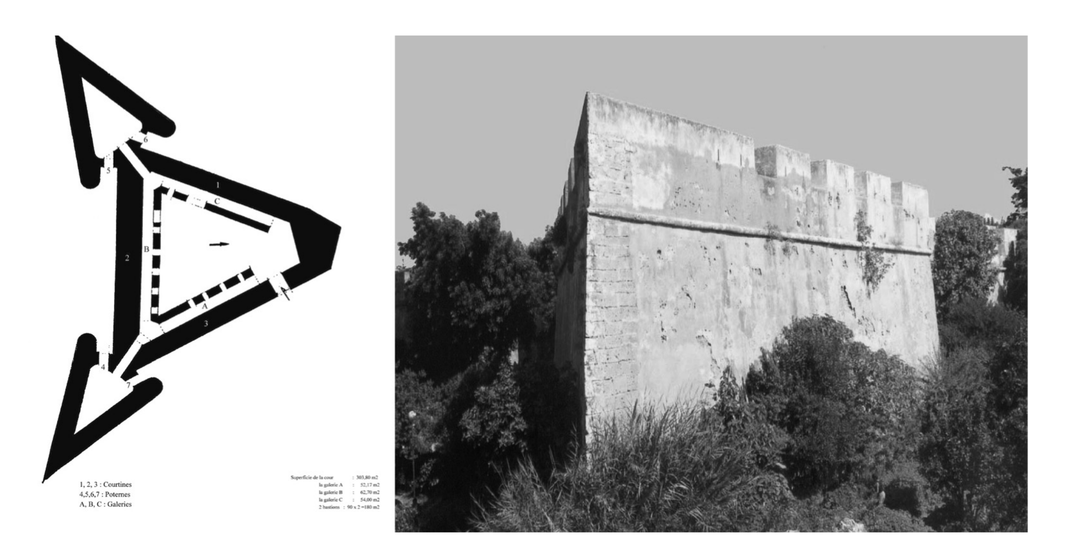

Fès, al-Burğ aš-Šamālī



Fig. 5 : Les forts isolés de Fès

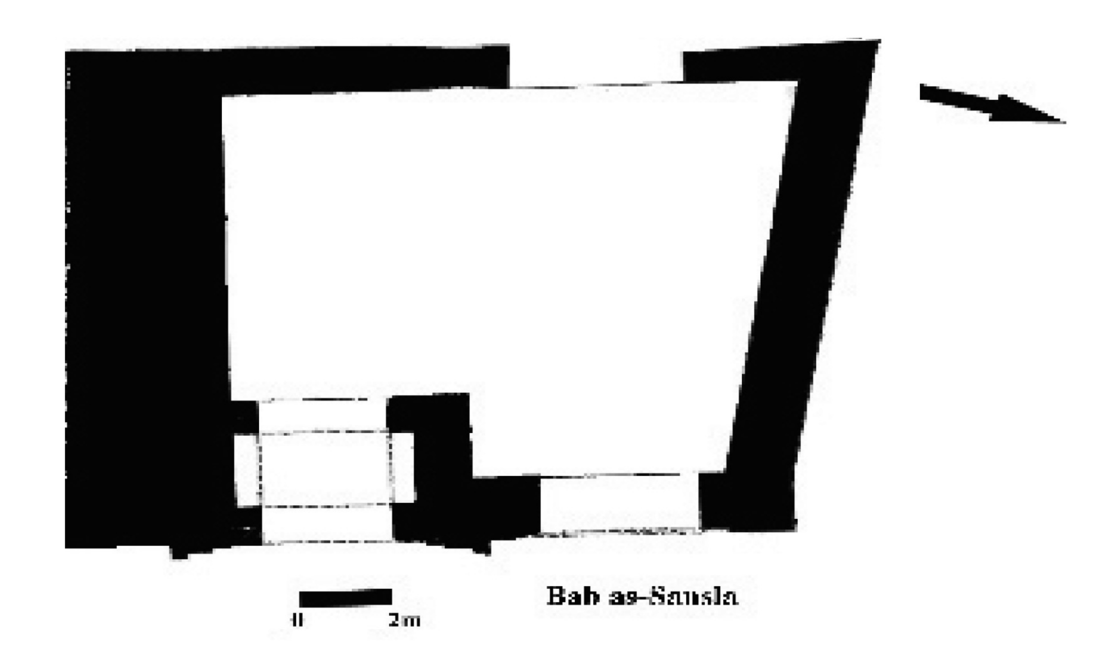


Larache, Burğ Laqbībāt (Burğ al Fath)

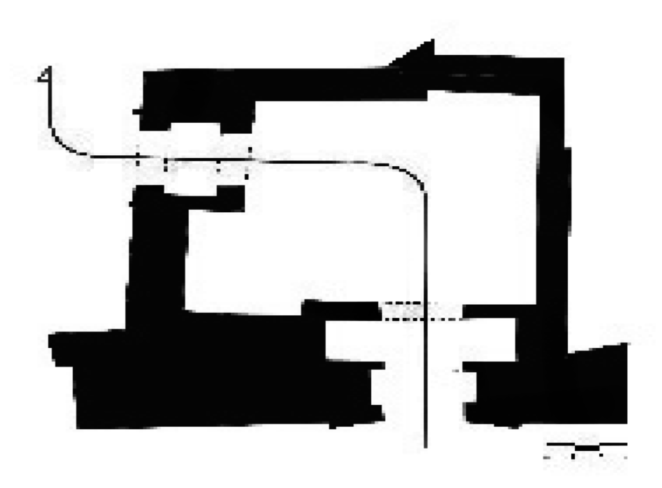


Larache, Burğ al-Laqlāq

Fig.6: Les forts de Larache



Taroudant Bab as-Sansla,



Taroudant Bab az-Zurgān,

Fig. 7: Portes urbaines de la muraille de Taroudant

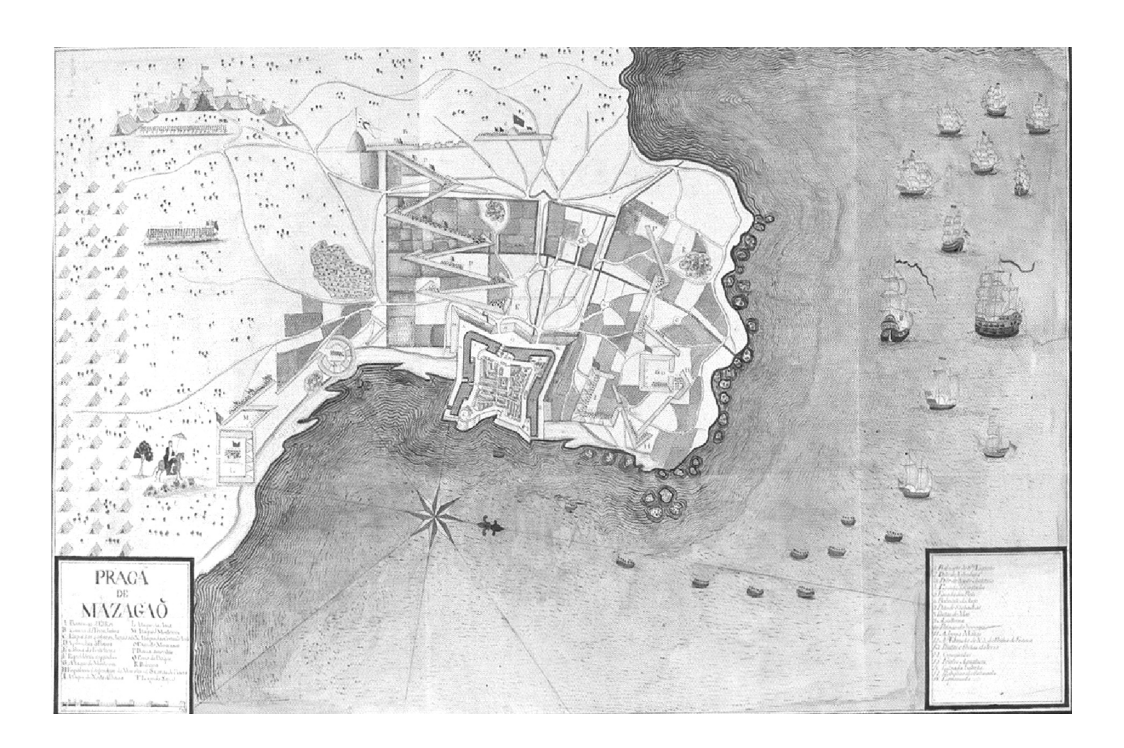


Fig. 8 : ancien plan d'ensemble de Mazagan montrant les fortifications extérieures élevées autour de la place.

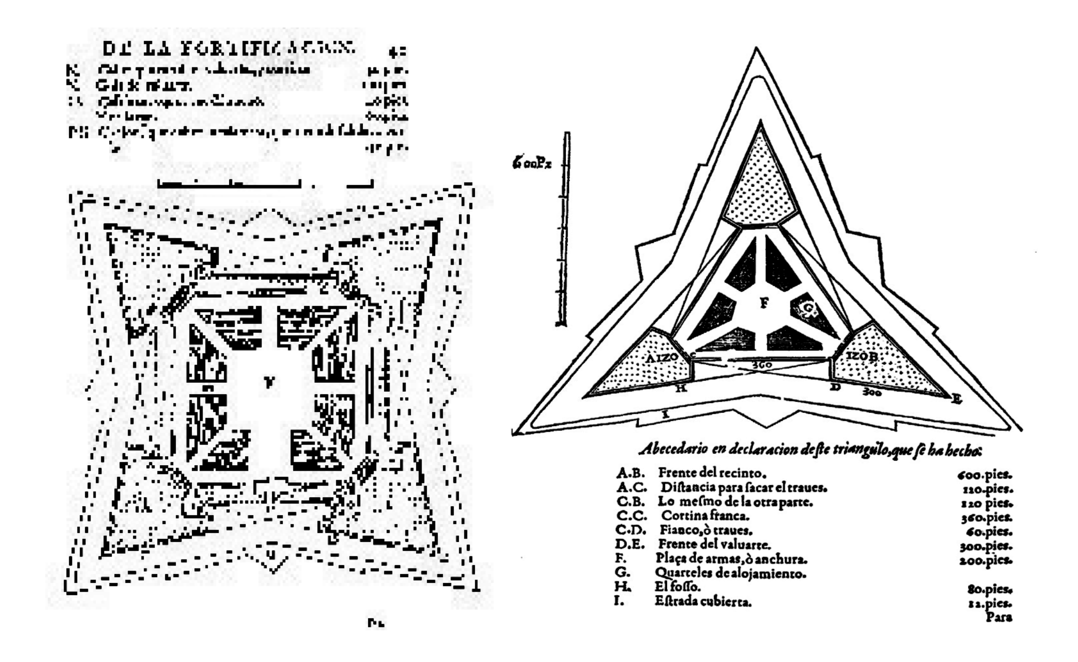
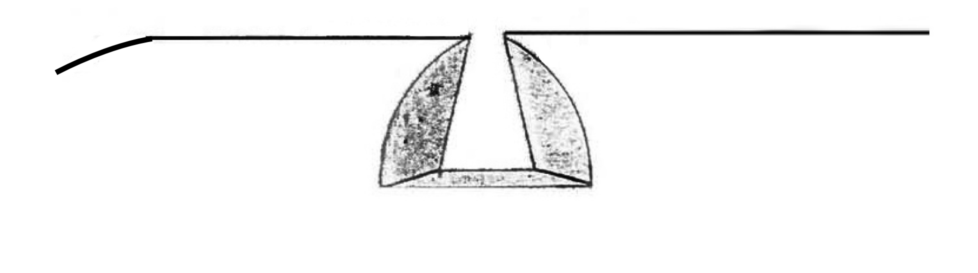


Fig. 9 : Plans théoriques de forts isolés d'après Cristobal de Rojas



Burğ aš Šayẖ Aḥmad
(façade)



Mazagan

Fig. 10: profils comparés d'une canonnière marocaine et d'une canonnière portugaise.



Pl. 1: Qasba d'Agadir n Ufalla , vue d'une tour en maçonnerie de pierre implantée sur un terrain accidenté



PL. 2 : Muraille portugaise d'Azemmour



PL. 3 : Muraille portugaise d'Asilah



المملكة المغربية
وزارةال ثقافة
المعهد ا لوطني لعلوم الآثاروالتراث

النشرةالأ ثريةالمغربية

عدد 21
2009